

D

Lettres québécoises Page D 3

Le feuilleton Page D 5

Essais québécois Page D 7



David Tomas Page D 11

Formes Page D 12

Faune grimaçante d'une nuit

À la fin octobre, les esprits plus ou moins infréquentables arrivent dans les rues... et sortent des librairies

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Toute une faune de la nuit reprend du service le jour de l'Halloween, une faune menaçante et inquiétante usant de sortilèges, de fioles, d'enchantelements pour nuire aux insolents mortels qui ont osé les défier. Démon, sorcières, fantômes de tous poils, croque-mitaines et lutins font la ronde dans l'obscurité des rues en tendant des citrouilles. Arrive la fin d'octobre, ces esprits plus ou moins infréquentables atterrissent sur les rayons des librairies entre les pages d'ouvrages merveilleusement illustrés ou les hiboux et les pendus hurlent à la lune. Ils racontent et mettent en images des histoires d'épouvante, mystérieuses et poétisées à l'attention des enfants mais aussi des adultes qui les parcourent avec un frisson et un sourire.

«L'Halloween est la nuit de toutes les superstitions, prévient-on le lecteur. Faire sa lessive consisterait à laver son propre linceul; labourer les champs reviendrait à faire œuvre de fossoyeur. Quant aux chevaux, s'ils ne sont pas rentrés à l'écurie le soir venu, les âmes errantes risquent fort de les emprunter et de les extorquer.»

Les éditions Avis de tempête, spécialisées dans le fantastique de haut vol, publient chaque automne les perles du genre, dont le superbe *Halloween*. Sur des textes de Patrick Jézéquel et Bénédicte Morant, on y présente, sur fond d'Histoire et de traditions populaires, toute la garde et l'arrière-garde des esprits maléficients qui rôdent en cette nuit fatidique.

Cérémonies païennes

La fête de l'Halloween remonte à de vieilles traditions celtiques, près de dix siècles avant notre ère. La nouvelle année débutait alors le premier novembre, nuit au cours de laquelle les trepassés, les humains et les démons se mêlaient soudain en d'étranges cérémonies païennes et festoyaient autour de grands feux. À l'avènement du christianisme, la fête des morts garda sa case du 1^{er} novembre et sa veille: «All Hallow's Even» s'est transformée finalement en Halloween. Place donc aux suppôts d'enfer qui y dansent le sabbat.

Voici la sorcière, édentée, redoutable, à nez pointu et à fichu: «Un corbeau espionne et vole pour elle, une araignée, cachée derrière l'oreille, lui susurre secrets et conseils; un chat noir aux perçants yeux verts lui rappelle son alliance avec Satan, tandis qu'un crapaud habillé de velours et de clochettes la suit partout et s'introduit là où elle ne peut aller.» Pas recommandable, la sorcière. On aura droit à la liste des quinze crimes dont cette engeance féminine infernale se rendait coupable.

VOIR PAGE D2: FAUNE

LIVRES



De feu
et de passion
Ardente Marie

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

«La vie va faire ses vagues, je sais elle a sa façon de nous séduire, de nous arracher des sourires je vais même danser probablement mais aujourd'hui, un an après ce que j'ai fait si mal, aujourd'hui, Erica, ma petite ange archange, je te reprends à la mort et je te re mets dans mon ventre.»

Marie Laberge

«Je n'ai jamais été aussi riche que maintenant! Non mais c'est vrai, j'ai quand même quatre romans non publiés en banque!»

Elle lance cela, semble s'en étonner elle-même, puis elle rigole, redevient l'espace de quelques instants une petite fille espiègle.

Marie Laberge est riche, ça oui. De quatre romans en banque, m'expliquait-elle la semaine dernière lorsque rencontrée pour bavarder de tout, de rien, de la vie, de la mort, le nœud de notre conversation orienté autour d'un cinquième roman paru ces derniers jours, *La Cérémonie des anges*. Riche de ces quatre romans dont elle parle — celui duquel on bavardait, sur le point d'être rendu au public, mais aussi les trois tomes d'une trilogie qui sera son prochain cadeau à ses nombreux lecteurs, une fois retravaillé — riche d'une sagesse, d'une aisance avec soi, et les autres, d'une vivacité qui fait envie.

«Je n'ai jamais fait paraître un livre ni même fait jouer une pièce sans avoir autre chose en marche et à finir, un travail amorcé et à terminer, explique la dramaturge et romancière, qui se prête à ce type d'entretien avec une facilité et un plaisir apparent quasi désarmants. *Quand le livre est sous une couverture rigide, pour moi il est à jamais du passé. Or, il me faut quelque chose de présent, un projet d'écriture qui me permet de ne pas être dans le vrai vide, à douter de moi. Avec un livre à bâtir, quelque chose sur quoi bûcher, on se donne encore du mal; et que ce soit le succès ou l'échec, on répond à ce besoin profond d'écrire. Écrire, ce qu'il y a de plus intime, urgent et nécessaire à la fois.*»

Pour sautiller allégrement jusqu'à son éditeur et lui remettre la copie retravaillée de *La Cérémonie des anges*, il fallait donc que Marie Laberge ait cette richesse bien rangée à la banque, sous la forme non pas de liasses de dollars, mais de 1500 pages divisées en trois tomes, une trilogie qu'elle aura «pondue» littéralement en l'espace d'un an!

«Je suis folle, complètement folle! C'est un défi que je m'étais donné, je me suis obligée à le faire parce que je me suis dit: "C'est maintenant ou jamais." Et je l'ai fait!»

VOIR PAGE D 2: ARDENTE MARIE

Cette saison, le groupe Ville-Marie Littérature vous propose pas moins de vingt-sept nouveautés. CONSULTEZ NOTRE CATALOGUE COULEUR INSÉRÉ DANS CETTE ÉDITION DU DEVOIR.

LE GROUPE
VILLE-MARIE
LITTÉRATURE

l'HEXAGONE

vib éditeur

TYPO

La passion de la littérature

LIVRES

FAUNE

L'horreur est ici en majesté, délicieusement terrifiante

SUITE DE LA PAGE D 1

Le démonologue Jean Bodin, qui sévissait au XVI^e siècle, précisait avec grand sérieux que la nature noire de ces dames se reconnaissait à certains traits précis, entre autres: «Elles se nourrissent de chair humaine, de pendus ou de frais cadavres» et «Elles se font les esclaves du diable et copulent avec lui». Au bûcher, les sorcières!

Leurs amis, les démons aux corps monstrueux, à la pilosité foisonnante, maladroits et stupides, ne cessent de brûler leurs longues queues aux flammes incandescentes de l'enfer. Dans le cortège de l'innommable qui gémit dans la nuit suivront les fantômes en une ondulation sinistre, susceptibles et revanchards, dont le moindre manque d'égards suscite l'immortel courroux. Frappés par le grand froid intérieur qui suinte de leurs tombes humides, ils mendient un peu de chaleur humaine ou, à défaut, l'âtre des cheminées, et émergent du cimetière à la queue leu leu en quête d'un peu de feu. «Après le coucher du soleil, les âmes des morts sont plus serrées sur terre que le sable sur la côte, dit-on. Et ils profitent de l'ombre grandissante pour s'échapper de leur couche funèbre.»

N'allons pas oublier les lutins tourmenteurs, taquins et fantasques qui ne rêvent que de tours pendables, ni les ogres en mal de chair humaine, pervers, insatiables, aussi monstrueux qu'ignobles. Ces personnages voraces sont nés de l'imaginaire collectif à l'heure des famines et des épidémies dévastatrices dans un Moyen Âge où la chair enfantine, tendre et dodue, était convoitée. Les contes, les traditions populaires allaient fricoter aux enfants des destins funestes, les engraisant dans des cages pour nourrir ogres et sorcières affamés.

L'horreur est donc ici en majesté, multiforme, délicieusement terrifiante. En témoignage d'autres volumes publiés pour la circonstance, dont le meilleur plus sérieux *Dictionnaire du Diable* de Roland Villeneuve. Cette brique entend explorer toute la symbolique attachée au Malin, qui n'a pas perdu sa popularité en un monde où tant de sectes se proclament de son esprit malfaisant. «Sa griffe n'apparaît-elle pas en filigrane



Une page d'Halloween. Sorcières, lutins, fantômes et autres croque-mitaines.

dans les guerres, les holocaustes et les génocides qui de manière sinistre jaillissent le cours de l'Histoire au XX^e siècle?», demande l'auteur en invitant le lecteur à se familiariser avec la bête. Envêtements posthumes, faiseurs de pluie, grimoires, sorcières, ténèbres extérieures, Venus noire: à chaque mot clé sa référence historique, sa rubrique sulfureuse. Invitation au voyage dans l'ombre des terreurs inconscientes, ce livre, comme tous ceux qui émergent à l'Halloween parmi les citrouilles à rictus, nous rappelle que la raison est une mince coquille sous laquelle toutes les angoisses du monde pullulent en

prenant d'inquiétants visages.

HALLOWEEN
Sorcières, lutins, fantômes et autres croque-mitaines

Patrick Jézéquel et Bénédicte Morant
Illustrations de Jean-Baptiste Monge et Erlé Ferronnière
Avis de tempête, Morlaix, 1997, n.p.

DICTIONNAIRE DU DIABLE
Roland Villeneuve
Omnibus, Paris, 1998, 1084 pages

ARDENTE MARIE

Intense. Un mot, un seul, pour résumer la femme, l'œuvre, les personnages aussi

SUITE DE LA PAGE D 1

En attendant la naissance publique de cette trilogie — dont elle ne souffle mot pour l'instant —, la romancière évoque avec sa passion légendaire ces personnages qui ont habité le passé littéraire encore récent. Ils ont pour nom Laurent et Nathalie, leurs vies chamboulées à la naissance de la petite Erica, leur univers broyé le jour où le petit ange de neuf semaines s'envola. «Reçu le rapport d'autopsie. Rien. Aucune raison, aucune cause connue. Hypothèse: stress, absence d'un certain réflexe d'autoressuscitation. Comme ça. Un bébé de neuf semaines serait supposé se ressusciter lui-même? [...] Ne sont sûrs que d'une chose: elle est morte. Erica est morte. Elle est morte normale et en santé. Quelle dérision! Ils ne savent pas que c'est pire, que c'est atroce de n'avoir aucune raison? [...] Cause du décès — inconnue ou presque: syndrome de mort subite du nourrisson.»

Devant la mort de cet enfant si longuement attendu, un couple s'anéantit pour mieux se reconstruire. Laurent et Nathalie. Tous deux assommés, affaiblis par cette mort survenue au moment où on attendait tout de la vie. Pour s'empêcher de sombrer, lui doit s'accrocher à l'amour qui le lie à cette femme flamboyante. Pour éviter de couler, elle doit vivre sa dérive, heurter tous les obstacles et souffrir pour s'assurer qu'elle existe encore.

«Perdre un enfant, c'est déjà affreux, explique Marie Laberge. Mais perdre un enfant sans raison aucune, c'est un scandale, un vol pur! Survivre à son enfant, c'est totalement à l'envers du mouvement normal de la vie. C'est très difficile pour moi de retrouver l'origine exacte de ce livre, mais ce que je sais, c'est que de toutes les morts, la mort d'un enfant est la plus puissamment révoltante. Et je pense aussi que c'est la plus mutilante et la plus dévastatrice.»

Écrits sensibles

Fidèle à sa fibre passionnelle, à cette proximité d'avec les émotions — qui lui coûte autant qu'elle lui offre, affirme-t-elle — l'auteure de



qu'on ne règle rien, je pense, et que les morts s'empilent les uns sur les autres sans qu'on ne les ait jamais affrontés. Pour vivre intensément, il faut vivre avec ses morts, pas contre eux, pas en dépit d'eux, pas malgré, mais avec. Apprendre que ça fait partie de la vie.»

Les deux «je»

Pour trouver la voix de cette douleur qu'elle transmet, Marie Laberge expérimente ici une toute nouvelle forme d'écriture: non seulement ose-t-elle l'emploi du «je», mais elle le prête à ses deux personnages principaux, Laurent et Nathalie, qui écrivent parallèlement un journal. Ce journal personnel qu'on ouvre et qui constitue la totalité du livre, est très régulier, et ses auteurs y sont fidèles. Sans jamais se lire l'un et l'autre, les deux amoureux couchent sur papier la couleur de leur dérive. Une page Nathalie. Une page Laurent.

«Cette structure n'est venue dès le début, et s'est imposée rapidement. À cause de l'ampleur de la douleur, poursuit la romancière, qui construit toujours ses romans aux États-Unis, au bord de la mer, toute seule pour s'abandonner à l'écriture. Je voulais que le lecteur entre lui-même dans cette douleur sans que j'aie besoin, moi, de l'amener. J'ai d'abord eu peur que cette forme nouvelle m'empêche de m'abandonner aux personnages, qu'elle mène à la censure. Mais j'ai vu qu'au contraire, cette règle me donnait la liberté au lieu de la contrainte.»

Plus jeune, la petite Marie ressentait une certaine exaltation à l'annonce d'une cérémonie des anges dans la paroisse. «C'était l'expression consacrée pour les funérailles d'un enfant.» Exaltation parce que tout ce qui entourait cette cérémonie avait tout pour laisser croire à un bel événement plutôt qu'à la grisaille d'une tragédie. «Il y avait le nom lui-même, très beau, puis ce petit cercueil blanc, qui ressemblait presque à un gâteau de noces. Et puis j'apprenais tout à coup qu'il y avait un corps d'enfant mort dans ce bel objet. J'avoue que le choc était assez intense.»

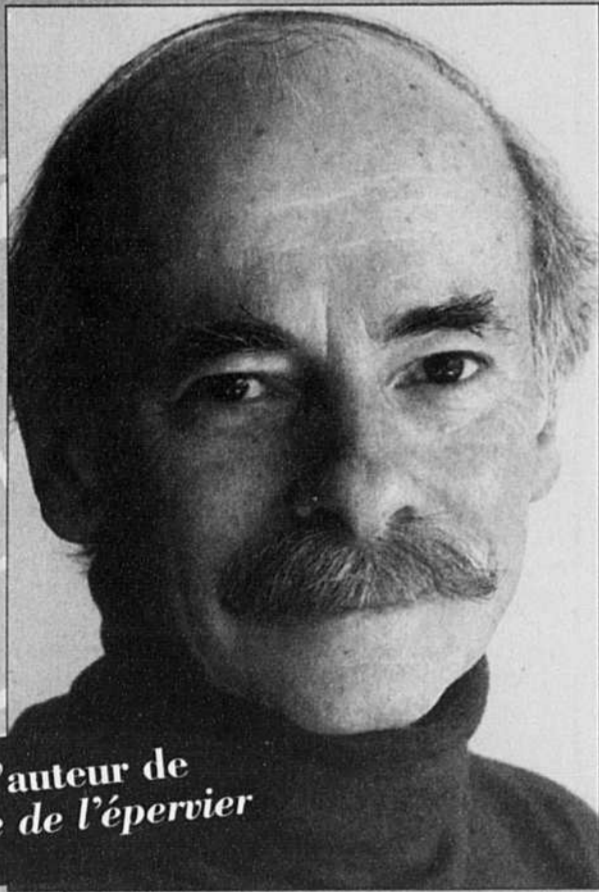
Intense. Un mot, un seul, pour résumer la femme, l'œuvre, les personnages aussi, tout ceci intimement lié et mêlé. L'auteure a de nouveau servi le bouillon des émotions, une tempête psychologique qui l'apaise elle-même une fois couchée sur papier, en laquelle il semble que des milliers de lecteurs se retrouvent.

«Je ne sais pas si j'essaie d'écrire le sentiment d'urgence ou si c'est ce sentiment qui me pousse à écrire. Tout ce que je sais c'est qu'on n'est pas obligé de s'éteindre avant de mourir. Et bien sûr, écrire des choses comme celles-là, c'est grave, dense; c'est vrai. Mais je ne peux pas perdre de temps à autre chose! De toute façon, je ne saurais pas comment écrire ni vivre autrement...»

Commandez vos livres chez Renaud-Bray
Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie.
Montréal : 342 - 2815
Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com

LA CÉRÉMONIE DES ANGES
Marie Laberge
Boréal, Montréal, 1998, 343 pages

Noël Audet



Par l'auteur de *L'Ombre de l'épervier*

La Terre promise, Remember!

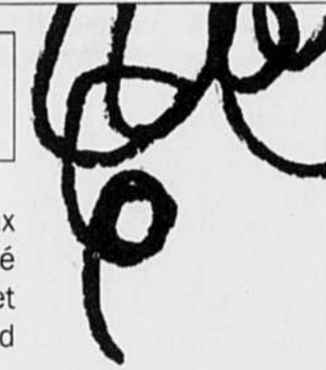
Revoici du Noël Audet tendre et mordant. Cette fois, il réussit un portrait truculent du Québécois éternel. Une fresque humoristique mettant en scène sa grande famille québécoise, telle que le temps l'a dessinée depuis Jacques Cartier jusqu'à Lucien Bouchard. L'une des œuvres littéraires les plus ambitieuses de notre époque.



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LECTURE DE POÉSIE LE NOROÏT / OLIVIERI

Pierre DesRuisseaux
Louise Dupré
Pierre Ouellet
Nicole Richard



Mercredi le 4 novembre 20 heures

La soirée sera animée par Hélène Dorion et Paul Bélanger

RSVP 739.3639

Olivieri
librairie

5219 ch. de la Côte-des-Neiges
514.739.3639
fax: 739.3630
H3T 1Y1
métro Côte-des-Neiges



félicite ses finalistes au Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada 1998

Régine Robin
Le Golem de l'écriture



Hélène Rioux
Traduction du roman **Self** de Yann Martel



LES CORPS EN SURSIS
Stefan Psenak
ROMAN
Éditions du Nordir
15 \$



J'ouvre un œil. Inès est à quelques pas de moi. Elle se rhabille lentement...

Je
est un
AUTRE.

Regroupement des éditeurs canadiens-français

LE DEVOIR

LIVRES
LETTRES QUÉBÉCOISES

Les mémoires d'enfer d'une petite fille

LA PETITE FILLE QUI
AIMAIT TROP LES
ALLUMETTES

Gaétan Soucy
Boréal, Montréal, 1998, 181 pages

Les romans de Gaétan Soucy — il en est à son troisième depuis 1994, après *L'Immaculée Conception* et *L'Acquittement* — sont des constructions rigoureuses et délicates, des univers labyrinthiques où le lecteur doit accepter de se perdre quelque temps avant de pouvoir s'y retrouver. Il faut être patient et attentif à la lecture de ces énigmes qui ne s'éclaircissent souvent qu'à la toute fin, menées avec autant de fantaisie que de discipline, conjuguant esprit de finesse et esprit de géométrie. Soucy poursuit une œuvre de la «cruauté» comme l'entendait Antonin Artaud à propos de son propre théâtre, c'est-à-dire une entreprise d'une extrême rigueur.



Robert Chartrand

Soucy poursuit une œuvre de la cruauté

Mais où se cache donc la petite fille qu'annonce le titre du roman de Soucy? On ne la trouve guère dans le premier tiers du livre et lorsqu'elle apparaît soudain, c'est une révélation pour elle comme pour nous. Pourtant, elle était là depuis le début, petit arbre caché par la forêt. Mais nous, pauvres aveugles, n'avions pas su la reconnaître...

Nous sommes guidés, il est vrai, par un narrateur plein de bonne volonté, mais fantasque. Et puis, à son âge et ses soucis qui ne l'aident pas dans la rédaction de ce qu'il appelle son «testament» familial.

Un domaine délabré

Son récit aurait pu être un conte merveilleux ou fantastique. Le climat et le lieu s'y prêtent, dès le début. Nous sommes dans un domaine délabré entouré d'une pinède: c'est là qu'habite le narrateur, son frère et leur père, qui vient de se suicider par pendaison. Ils vivaient en «sauvages», à l'écart du monde. Ils ne fréquentaient personne; seuls quelques-uns de leurs «semblables» passaient par là: un quêteux, quelque associé du père. Les deux enfants vivaient sous la coupe de ce dernier, père archétypal, véritable figure biblique: chaque année, il sacrifiait un bouc; il avait ses tables de la loi, un «code de la bonne maison» en douze articles; et les frères le soupçonnaient de leur avoir créés, comme Dieu l'a fait pour Adam, avec un peu de boue qu'il aurait animée de son souffle...

L'homme était sévère. Dur, même: il distribuait volontiers des «horions» aux deux enfants. Ils le craignaient, certes, mais le narrateur reconnaît que «Père existant de ce côté-ci des choses, la vie du monde du moins avait un sens»; «tout cela avait une direction».

S'ils reconnaissent son rôle tutélaire dans leur vie, les frères le traitent,

depuis sa mort, avec un irrespect qui a parfois des accents comiques. Le narrateur désigne plaisamment la jeunesse de son père comme l'époque où il était «beau bonhomme». Et son frère s'apprête à scier tranquillement le corps du pendu: ainsi pourra-t-il l'incinérer dans le poêle, en pièces détachées... Car maintenant que les voici orphelins, ce qui les occupe, ce n'est ni le deuil, ni le chagrin, mais la manière la plus commode de disposer du cadavre.

Ils ont songé à un cercueil d'abord, bien sûr. C'est pour en chercher un que le narrateur (il se dit plus débrouillard et plus intelligent que son frère) s'est rendu au village. A un prêtre qui lui demande où est sa mère, l'enfant répond qu'«il n'y a jamais eu de putes à la maison», ajoutant que «toutes les mères sont des putes mais on peut aussi dire saintes vierges». Le prêtre, interloqué, laisse tomber ces mots: «Elle est folle. Ou elle est possédée.»

Le narrateur, qui parlait de lui au masculin, est donc une jeune fille qui nait jusque-là son sexe: peut-être est-ce ainsi qu'elle se faisait accepter par les deux mâles qui lui tenaient lieu de famille.

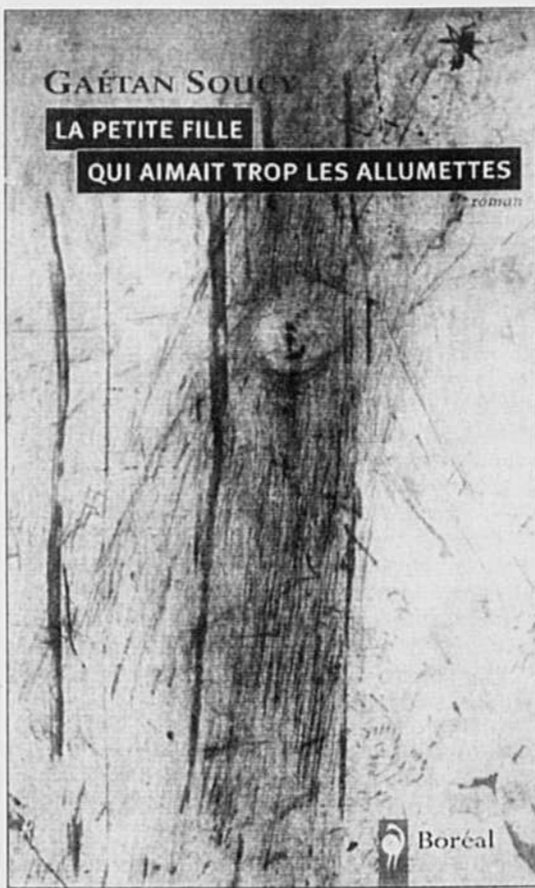
Spinoza et Saint-Simon

La narratrice — car elle va désormais se désigner au féminin — avait semé ça et là des indices de sa féminité lorsqu'elle parlait de ses «boursofflures à l'estomac» et de son sang qu'elle «jetait» parfois comme pour se venger, sans compter le comportement érotoman de son frère, seul ou devant elle. Et parmi ses lectures de chevet, elle connaît fort bien l'*Éthique* de Spinoza et «a fait sa syntaxe» en fréquentant les *Mémoires* du duc de Saint-Simon — n'y a-t-il pas cette histoire de princesse éplorée enlevée par son prince charmant? Pendant que son frère tente de s'occuper du cadavre du père, puis prépare la défense du domaine contre «l'invasion» des gens du village, la narratrice, elle, tombe amoureuse d'un inspecteur des mines en qui elle voit précisément son prince charmant. Elle va aussi se retrouver une nuit dans une salle du manoir, devant un miroir qui lui paraît en panne et dans lequel, comme la petite Alice, elle va plonger: voici un bal ancien, et elle a l'impression de n'être plus «que la mémoire du bal de ce temps».

Mais elle écrit surtout, retranchée dans un caveau du domaine: «Tous mes amis sont des mots», note-t-elle. Elle écrit pour faire le point sur son univers, pour se situer dans ce monde désormais sans repères sûrs, mais aussi pour «témoigner» alors que la tentation lui vient de se laisser aller. Son écriture, parfois empreinte de solennité — Spinoza et Saint-Simon obligent — emprunte aussi abondamment à la langue familière; son récit est ainsi ponctué d'expressions comme «ça parle au diable», «il y avait une mèche», «des choses érapouties», etc.

Elle reprend aussi, telles quelles ou en les modifiant à son gré, des maximes connues: «Chassez le naturel et il revient à l'épouvante» ou «On n'apprend pas à un vieux singe à faire de la théologie». Elle multiplie aussi, à la manière des conteurs, les «est-ce que je vous l'ai déjà dit» et les «vous pouvez me croire». Et elle écrit vite, très vite — «Otez-vous du chemin, ça déménage, peuchère, tombeau ouvert» —, réalisant ainsi le même exploit que le romancier Soucy, qui a écrit ce livre en quatre petites semaines!

La petite fille qui aimait trop les allumettes est donc un livre énigmatique où les clins d'œil à l'Histoire, à la philosophie et à la littérature enfantine sont savamment mêlés. La mémorialiste fantasque et parfois cynique du roman de Soucy multiplie les énigmes alors qu'elle veut tout dévoiler de sa vie et de son entourage. Ainsi, qu'en est-il de ce «Juste Châtiment» auprès duquel elle écrit dans le caveau? Quel est cet être momifié et enchaîné, apparemment toujours vivant, auprès duquel le père passait des nuits entières à pleurer? Et qui est ce squelette enfermé dans un cercueil de verre? Quelque Blanche-Neige macabre? Et la narratrice a-t-elle vraiment eu une sœur jumelle dont le père avait gravé le nom sur une planchette qui lui sert maintenant d'écritoire? Et enfin, comment avons-nous pu lire l'*Évangile de l'enfer* de cette jeune fille, alors qu'elle assure n'avoir écrit, tout au long de ces pages, que des lettres «!» en cursives?



Récit-testament, le roman de Soucy est aussi l'histoire d'une gestation, celle d'un enfant qui réussit à devenir une femme contre toutes les religions mâles. Il y a dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes* des affirmations terribles, lancées avec une candeur désarmante. C'est une plongée dans des ténèbres effrayantes suivie d'une échappée fulgurante vers la lumière, qui nous laissent décontenancés, puis ravis. Moins touffu que *L'Immaculée Conception*, plus chatoyant que *L'Acquittement*, ce dernier roman de Gaétan Soucy est un autre labyrinthe romanesque. L'auteur s'y connaît. Il signe ici son plus achevé.

Boréal félicite les finalistes des prix du Gouverneur général

ROMANS ET NOUVELLES



Christiane Frenette
La Terre ferme

ROMAN • 152 PAGES • 18,50 \$

POÉSIE



Suzanne Jacob
La Part de feu

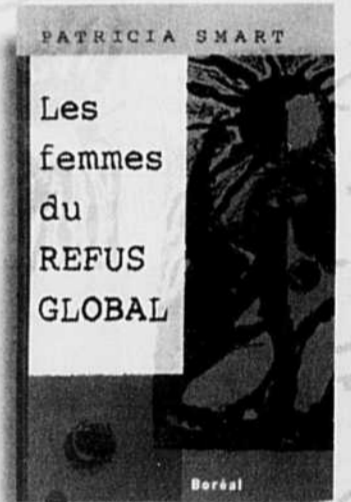
POÉSIE • 102 PAGES • 17,95 \$

ÉTUDES ET ESSAIS



Pierre Nepveu
Intérieurs du Nouveau Monde

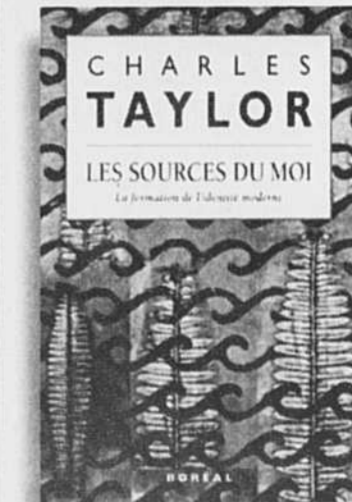
ESSAI • 384 PAGES • 27,95 \$



Patricia Smart
Les Femmes du Refus global

ESSAI • 336 PAGES • 29,95 \$

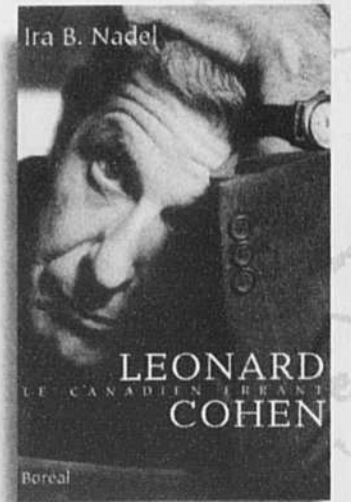
TRADUCTION



Charlotte Melançon
Les Sources du moi

LA FORMATION DE L'IDENTITÉ MODERNE de Charles Taylor

ESSAI • 714 PAGES • 39,95 \$



Paule Noyart
Leonard Cohen

LE CANADIEN ERRANT de Ira B. Nadel

BIOGRAPHIE • 384 PAGES • 27,95 \$

Ouvert la nuit, sur votre ordinateur seulement..
Librairie Gallimard: www.gallimard-mtl.com

FÉLICITATIONS À
NOS AUTEURS FINALISTES AUX
PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL.



MICHEL VAN SCHENDEL



MADELEINE GAGNON



LE GROUPE VLB ÉDITEUR
L'HEXAGONE vlb éditeur
La passion de la littérature

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Fragments de la vie errante

Sur les circonstances de l'écriture

JOURNAL INTIME
suivi de

Œuvre de chair et métonymies
Nicole Brossard
Les Herbes rouges, Montréal, 1998
111 pages

DAVID CANTIN

Commandé pour une série radiophonique à Radio-Canada en 1983, *Journal intime* de Nicole Brossard aux Herbes rouges demeure un témoignage des plus pertinents sur les circonstances de l'écriture. D'une façon paradoxale, il s'agit peut-être même de l'œuvre synthèse que l'écrivaine cherche toujours à écrire. Tableaux du présent et de la mémoire, ces pages cèdent aux émotions les plus diverses afin de surprendre la joie intense de l'aveu.

Sans renier complètement les caractéristiques du genre, ce *Journal intime* est fait d'anecdotes, de réflexions, de constats, de textes et de poèmes qui chevauchent plusieurs temps et lieux. Hybride, l'ensemble constitue une mise à l'épreuve des limites possibles du journal pour mieux nous introduire à sa structure totalisante.

Etrangement, il ne faut pas oublier que ces confidences ont été écrites dans le but d'une lecture à Radio-Canada, qu'assume alors Pol Pelletier. Déjà une certaine crainte face au projet, nous laisse entendre une voix différente où s'impose un rythme dépourvu de ses artifices habituels. Ainsi, pour reprendre les mots de Brossard, «le journal, c'est l'espace ombragé et ombrageux d'un

texte. La zone grise sans équivalent vraiment».

Vulnérable à travers son propre contenu, la prose de Brossard se ferme moins sur elle-même en recueillant sa part lyrique et lisible. En quelque sorte, c'est la figure du mouvement qui retrace, chaque fois, les multiples voyages à l'étranger où se condense le trajet intérieur. Bien sûr, on revient sur les causes de l'engagement féministe, mais aussi sur ces rencontres parallèles à la solitude créatrice. C'est dans ces échanges momentanés que l'on découvre une parole sensible et généreuse, capable de se restreindre à l'essentiel: «j'habite dans une grande maison au bord de la rivière des Prairies. J'ai une fille de deux mois. Le terrain qui entoure la maison est inondé. J'écris tout cela sur une grande table rouge où il y a ma fille, mon cahier et un dictionnaire. Un bouquet de fleurs rouges dont je n'oublierai jamais le parfum. Il y a aussi dans la maison des odeurs de lait, des couches et de la poudre pour bébé. Des odeurs qui se répandent mal dans un texte formaliste. La poésie se trouve quelque part dans le jardin inondé».

Il y a un accueil privilégié dans ces notes décousues, un désir de réponses ou de questions. Entre certains moments d'angoisse et de bonheur, une voix récidive dans sa quête tangible du monde quotidien. Au terme de ces cahiers, un passage, c'est fait pour comprendre à nouveau la signification complexe de vivre. Désormais, ne s'agit-il pas d'un moment d'attente nécessaire? Tel un écho contemporain, *Œuvre de chair et métonymies* complète ces pages lumineuses dans l'œuvre de Nicole Brossard.

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

LA CHRONIQUE

L'été de l'entre-deux

Un roman d'apprentissage

VERT

Marie-Andrée Lamontagne
Leméac, Montréal, 1998, 192 pages

BLANDINE CAMPION

Vert est le premier roman de Marie-Andrée Lamontagne. Et si les familiers du milieu littéraire québécois discernent sans peine dans les 192 pages qui le composent toute la culture littéraire de la critique, traductrice et directrice éditoriale, c'est avant tout la poète que les lecteurs reconnaîtront au détour de chaque chapitre, de chaque ligne. En effet, le rapprochement s'impose de lui-même, et la lecture de ce roman à la fois lucide et tout en nuance fait remonter à la surface de la conscience des réminiscences que l'on croyait englouties. Souvenez-vous de Rimbaud: «On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans. / — Un beau soir, foin des bocks et de la limonade, / Des cafés tapageurs aux lustres éclatants! / — On va sous les tilleuls verts de la promenade. / [...] Nuit de juin! Dix-sept ans! — On se laisse griser. / La séve est du champagne et vous monte à la tête... / On divague; on se sent aux lèvres un baiser / Qui palpite là, comme une petite bête... / Le cœur fou robinsonne à travers les romans, / — Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère, / Passe une demoiselle aux petits airs charmants.» L'essence du livre est là, dans ces quelques vers (sans jeu de mots) qui, comme le roman de Marie-Andrée Lamontagne, évoquent les désordres de l'adolescence qui se prend, encore une fois, à jouer les écervelées, à profiter de la douceur des choses, sentant déjà grandir en elle les lendemains qui déchantent.

Les couleurs de la vie

La couleur de cette adolescence, comme le suggère le titre, c'est bien évidemment le vert, ce tendre coloris plein de vie qui évoque tout d'abord le cadre naturel dans lequel Francis, le personnage et narrateur du récit, aime à se perdre, en cet été du passage à l'âge adulte. Le jeune homme se plait en effet à se promener par les champs et les collines, à vagabonder, seul ou avec ses amis, entre les tombes du vieux cimetière envahi par les fleurs sauvages et les hautes herbes. Vert, c'est aussi la fraîcheur et la candeur de l'adolescent lui-



même qui, du haut de ses dix-sept ans, avec ses naïvetés touchantes et son bovarysme cultivé, désire ardemment transformer le pitoyable roman-photo qu'est l'existence en une frémillante épopée sur écran géant. Car le vert, c'est aussi la couleur du rêve, celui dont Francis puise les images dans les livres qui ne le quittent jamais et qui lui donnent l'énergie nécessaire pour affronter la vie et ses incertitudes.

Mais Saint-Adrien d'Irlande, petit village des Cantons-de-l'Est, n'a pas grand-chose pour faire rêver. Et le vert ne parvient pas toujours à masquer la noirceur de la ville voisine où règne la poussière d'amiante que les mineurs extraient péniblement du sol, ni la grisaille quotidienne de l'existence entre les parents retraités et les ouvriers de l'usine dans laquelle travaille le jeune narrateur à son corps défendant. Bien sûr, il y a la TSF et les bruissements du monde, là, dehors, trop lointains toutefois pour que leurs rumeurs parviennent vraiment à pénétrer la bulle quasi hermétique de l'existence étriquée de la petite famille ou des villageois. Restent alors Fritz et Tania, les compagnons de toujours, avec ou contre lesquels, c'est selon, Francis teste ses maigres talents d'orateur. Mais Fritz travaille à la mine et ne pense qu'à la révolution des masses prolétaires. Quant à Tania, serveuse dans un restaurant bas de gamme, elle ne parvient pas toujours à cacher

son agacement devant les élucubrations métaphysiques de son (peu entreprenant) ami. Ensemble, pourtant, ils s'attacheront à refaire le monde, parlant des nuits entières de politique, de religion, de la mort partout présente, mais aussi de l'amour...

La valse-hésitation

L'amour, justement, fait brusquement irruption dans la vie de Francis, cet été-là, sous la forme d'une inconnue qui se résume à son prénom, Roxanne, découverte endormie dans un champ encore humide de rosée. Commence alors pour le narrateur le dur apprentissage de la dépendance, du doute, de l'impuissance aussi, devant cette femme dont il ne comprend vraiment ni la blessure ni la force. Ils joueront tous deux le jeu dangereux du prisonnier et du géolier, sans parvenir toutefois à établir clairement les frontières entre les rôles. L'émotion sensuel puis amoureux que découvre Francis face à cette femme d'expérience ne fera qu'ajouter au désarroi du jeune homme. Le monde se met alors à osciller autour de Francis, plongeant ce dernier dans une douloureuse valse-hésitation que le récit rend avec une acuité remarquable. Devenu adulte, c'est sur cet été de l'entre-deux que le narrateur jettera à posteriori un regard tantôt attendri, tantôt cynique.

Comment en effet mieux qualifier le roman de Marie-Andrée Lamontagne que par cet «entre-deux» qui contamine chacun des éléments du récit, lui donnant tout son charme (au sens fort du terme) et sa coloration particulière? L'auteure, en plongeant le lecteur au cœur de la conscience du narrateur, ne fait que rendre plus prégnant ce jeu d'alternance et d'intervalles, dans lequel s'inscrivent aussi bien les personnages que les expériences que leur prête la romancière. Ainsi, Francis balance entre le besoin de rêver sa vie et le désir d'agir concrètement sur le monde qui l'entoure. De même, il hésite, l'été durant, entre la douce et calme Tania et la mystérieuse Roxanne qu'il rêve de «sauver», se prenant, le temps d'une saison, pour un chevalier des temps modernes.

Drôle de chevalier toutefois, qui ne sait trop comment rester fidèle à ses origines tout en assumant ses ambitions. Roxanne elle-même, dont le séjour dans la petite chapelle anglicane ressemble à un «purgatoire», expérimente un intervalle douloureux mais nécessaire entre deux vies, l'une à oublier, l'autre à construire. Cet entre-deux, c'est enfin, et surtout, cette période dans l'existence des trois amis, alors que l'enfance s'attarde et que l'âge adulte pointe le bout de son nez, avec son cortège de désillusions.

Le roman lui-même se développe d'ailleurs dans un entre-deux, puisque l'auteure a su mêler avec talent et vraisemblance réalités sociales et visions oniriques. Le portrait d'une époque et d'un lieu donné est loin de ne constituer ici qu'une facile toile de fond. Toutefois, si, pour le narrateur, la réalité l'emportera sur les songes, le lecteur quant à lui se prend à son tour à rêver, comme le faisait si souvent l'adolescent romanesque lorsqu'il désirait élever, entre lui et ce qu'il considérait comme la laideur du réel, le muret protecteur de son imagination. Il y a du *Grand Meaulnes* dans ce roman-là, du Chopin aussi, dans la délicatesse du tracé, dans la magie enchanteresse d'un décor qui se métamorphose au gré de la mouvance intérieure de celui qui regarde, le cœur en bandoulière et, sur les joues, quelques traces blanches «comme le sel des larmes de l'enfance» (Rimbaud, *Mémoire*).

Pas du monde?

La pinède était ma forêt de Brocéliande, j'étais Quichotte et la roue de soleil dans les pins me faisais des moulins, je partais en croisade, j'étais de toutes les quêtes, j'avais l'échappée belle. A grands cris, on me cherchait, à la brunante, dans la forêt noire, où, allongé dans une crevasse de sable, je méditais les incertitudes du réel et songeais très fort à devenir loutre ou hibou, à quitter ma carcasse d'abandonné des anges. Les grandes ombres des branches me glissaient sur la face, tranquilles battements d'ailes de cent archanges gardiens assurant l'impunité de ma métamorphose. Il était exclu que je demeure cet humain inachevé, ce demi-cerf, ce quart de faucon, ce chat sauvage dégriffé, ce mauvais élève, à longueur de journée dans la lune. Je surprenais le tétras couvant un caillou, la vipère perdant son venin sur une souche, la perdrix boîteuse courant sur le sable. La pinède grouillait d'anomalies innombrables qui soulageraient l'infirme que j'étais.

Toutes les existences qui m'entouraient étaient en mue, je n'étais qu'un mutant de plus, au cœur du grand alambic, au crépuscule. Là, je cessais d'être distrait: je voyais tout, entendais tout, humais à pleines narines le grand brassage des transformations. Je n'étais qu'un ingrédient, une épice douce, dans le gros chaudron des sorciers: j'étais une alchimie comme les autres, une chrysalide bien ordinaire, craquant et baveuse, une larve en gestation, une couleuvre travaillant à perdre sa vieille peau.

Les bruissements de l'univers chuintaient à mon oreille comme l'huile dans la poêle, autour des filets de doré. Le fumet de résine qui montait de ma couche enthousiasmait la chouette qui me survolait en hululant: «Bonne chance, petit d'homme qui change!» J'étais sûr qu'un bon soir, je me lèverais de mon tombeau de racines et de sable froid, le corps couvert d'écaïlles, une paire d'ailes mouillées et fragiles à la naissance des omoplates et la gorge pleine de croassements et de sifflements qui signaleraient ma tardive venue au monde à toute la faune des alentours.

Devoirs, leçons, prières

On me répétait sans cesse que je n'étais «pas du monde». Aucun n'était plus du monde que moi, pourtant. J'étais tellement du monde que j'avais depuis longtemps oublié tout ce qui n'était pas du monde: la propreté corporelle, les devoirs, les leçons, le pauvre pouvoir des prières, les chemins déblayés entre les arbres, la parole qui, apparemment, ne m'avait été donnée que pour stupéfier tout le monde.

Ici, je fleurais bon ma propre séve, entonnais des suppliques qui n'étaient qu'à moi, tâchais de déchiffrer des poèmes et des algèbres qui se présentaient à mon cœur et à ma cervelle en raisonnables énigmes: j'étais d'égal à égal avec les mystères qui m'entouraient, ni plus ni moins insensé que l'écorce, que l'étoile naissant dans les branches, que le vent charriant la sueur des chevaux. Ici, j'étais naissant, c'est-à-dire pétillant d'hypothèses diverses, travaillé d'espérances multiples, chauffé d'un désir qui brûlait ma peur, tant il m'incendiait entièrement et sans répit.

Le moindre abri de branchages m'était tente tremblante, et je subissais mille sortilèges inventés par la pinède pour me sortir de mes limites. Je comptais les aiguilles du pin, m'arrêtais au bout de cinquante-sept mille deux cent vingt-neuf, constatais que le lait de nuit faisait pâlir, déjà, le milieu du ciel, que la rosée suait à mon front et que deux chauves-souris se disputaient le beau tourment de me nichier sur la tête.

Je n'avais alors plus d'âme, mais une clairière au milieu de la poitrine, remuante d'arrivées, de départs, de reptations, d'envols, d'enroulements de cent sentiers, où mes anciens yeux perdaient la raison. La clarté dans le chenal du ciel était un fleuve blême sorti de son lit, grand serpent ajouré, où je lisais, sans effroi, l'infini, ce volier d'étoiles sans commencement ni fin. Je tirais la langue pour goûter le frimas salé qui me chatouillait les lèvres et imaginais savourer la clarté de Vénus, ou de Cassiopee. Je léchais longtemps l'étoile, qui me fondait sous la langue, sa perfection onctueuse m'éblouissait et je ronronnais comme la buse festoyant de taupes. Je tremblais comme l'eau qui va bouillir, saturé de petites bulles d'or. J'étais appelé de partout et quittais mon corps pour aller répondre, dans un sommeil beaucoup plus grand que le sommeil, une sorte de songe très réel, beaucoup plus vrai que toutes ces allées et venues sur mes deux pieds.

Un ruissellement descendait des rameaux, me coulait sur le corps, comme une longue flamme liquide, semblable à celle de la Pentecôte: j'étais illuminé d'esprit, de lumière et de sel, j'étais épineux et lisse, j'étais

une gigantesque toute petite charpente d'os poudreux, galaxies broyées sous ma peau, et je me tordais comme une branche verte dans le feu. Des couleuvres qui n'existaient pas dans mon espace habituel venaient se frotter à moi, et le fond de ma tête rougeoyait comme un tison au grand vent.

Amour

Je n'avais plus besoin de mon imagination pour entrevoir l'amour, savoir à quoi il sert, pour comprendre ce qui, de temps à autre, torturait les visages autour de moi: si nous paraissions parfois envier les morts, c'était à cause de l'importance que nous prenions vis-à-vis de nous-mêmes, par rapport au reste de l'univers. Je ne vivais plus seul, je n'avais plus beaucoup d'importance. Je n'étais plus arrêté, je n'étais plus tourmenté. Ce jaillissement-là, hors de moi-même, hors de mon piège de tous les jours, où l'arbre ne m'était rien, ni l'herbe, à peine le ciel, me sauvait. Apprivoisées, l'épouvante et la beauté ne me quittaient plus: je dormais debout, la puise à la main, attrapant des pensées filantes, des désirs feux-follets, mes vieilles peurs domptées, ailes de papillons de nuit, cristaux d'ignorance, poudre à mes yeux.

A la première lueur du devant-jour, je reprenais le chemin de la maison, persuadé que seraient visibles pour tous ma nouvelle toison de poils lustrés, mes deux ailes repliées sous mes bras, ma peau d'écaïlles iridescentes, et ce halo de transfiguré, qui m'auroit comme un saint-Michel-Archange.

Maman sur la galerie

Maman m'attendait, assise sur la plus haute marche de la galerie, son châle sur les épaules. Je la voyais, de loin, faire non et non de la tête, je l'entendais soupiner, avant même d'ouvrir la barrière: c'était une exhalaison à la fois de soulagement et d'effroi, le souffle d'une noyée qui remonte du haut-fond, délivrée, à moitié morte de peur.

— Qu'est-ce que j'ai faite au bon dieu!
— Mais rien, maman.

— Ça se peut pas! C'est pas avec ton père que je t'ai fait, mais avec le diable, pis demande moi pas comment!

— Maman...
— Non, j'veux pas savoir où ce que t'étais! Je t'ai aperçu dans tellement de trous, de pièges pis de remous, toute la nuit, que je veux pas t'entendre me dire que tu t'es endormi au pied d'un arbre comme un saint-François-d'Assise, mon innocent!

— Mais, maman, la nuit...
— Lâche-moi la nuit! Ma nuit à moi, je l'ai passée à t'embaumer, mon petit gars, pour que tu soyes propre pis que t'arrêtes de grouiller, au moins pour ton enterrement!
J'éclatai de rire: je me voyais, gisant, débarbouillé et rose, dans le satin blanc de ma tombe. Maman, debout près du cercueil, arborait la belle auréole qui m'encerclait à présent, mais qu'elle ne voyait pas, toute à sa désespérance de m'avoir cru mort avant mon heure.

— Veux-tu ben me dire...
— Mais oui, je veux! Mais tu me laisses jamais te raconter! La nuit, dans le bois...
— La nuit, dans le bois, c'est la nuit des loups!
— Ben non, y a pas de loups!
— Tu me conteras pas que ton Ange-Gardien fait une meilleure job avec toi qu'avec tout-un-chacun, mon petit gars! T'aurais pu... T'aurais pu...

Maman s'essouffait à tenter d'évoquer les mille et un dangers que j'avais courus, en saint innocent, toute la nuit. Jeus pitié d'elle. Je revenais, illumine et magnanime, de ma forêt enchantée: j'étais plein à craquer de miséricorde, d'une mansuétude d'apôtre fraîchement recruté par le bon dieu en personne.

— Pauvre maman...
— M'a t'en faire, une pauvre maman, moi! Regarde-toi les bras, les cuisses, le cou! T'es boursoufflé de piqûres, d'égratignures, pis tu sens la marmotte pourrie! Envoie, dans ton bain, pis frotte!

Je me dégraisais avec nostalgie, épais d'exister parmi les récures, les bouchés et les effrayés. En sortant de la salle de bain, je croisais papa, qui entraînait se raser. Il me souriait, on aurait dit méchamment, et déclarait:

— Est-ce qu'on se connaît? Rappelle-moi donc ton nom?
— Papa...
— Papa? Ah ben, j'pensais que c'était moi, le papa. C'est ben pour dire, hein?...

Et je montais dormir, c'est-à-dire retrouver mes songes d'enfant pas comme les autres, d'indomptable lèse-parents, de visionnaire incouté, qui n'était «pas du monde»



Robert Lalonde

Un mutant de plus au cœur du grand alambic

LIVRES D'OCCASION

Récents et anciens
Achat • Vente



Le BOUQUINERIE du plateau

BOUQUINERIE SAINT-DENIS

799, avenue du Mont-Royal Est
(angle St-Hubert)
(514) 523-5628

4075, rue St-Denis
(angle Duluth)
(514) 288-5567

LES CRUS DE L'ESPLANADE
Marguerite Andersen
NOUVELLES
Éditions
Prise de parole
19 \$



Pour l'instant, elle se méfie de l'amour.

Je est un AUTRE.

Regroupement des éditeurs canadiens-français

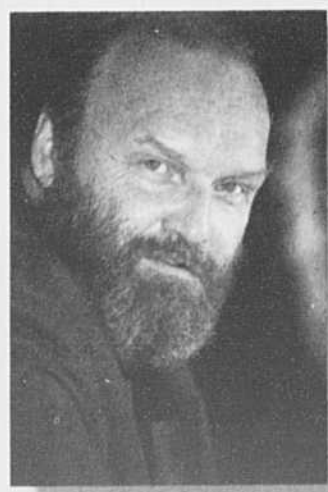
LE DEVOIR

LIBER

Robert Verreault

L'AUTRE CÔTÉ DU MONDE

Le passage à l'âge adulte chez Michel Tremblay,
Réjean Ducharme, Anne Hébert et Marie-Claire Blais



168 pages, 21 dollars

les éditions du remue-ménage

félicitent

MARIE-CÉLIE AGNANT

finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général



On se sent coupable d'être absent puis on se dit : est-ce que les autres ont plus de courage ou si au contraire ils n'ont pas compris que pour survivre il faut s'en aller? Alors vous vous inclinez modestement. L'émotion passe, hélas, superbement.

Laurent Laplante, Radio-Canada - Indicalif présent

Chez votre libraire

LIVRES

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

LE FEUILLETON

Les mille lentilles
d'Ethan CoenCinéaste ou auteur,
tout autant convaincant

J'AI TUÉ PHIL SHAPIRO

Ethan Coen
Traduction de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso
L'Olivier / Cahiers du Cinéma, Paris
1998, 318 pages

RÉMY CHAREST

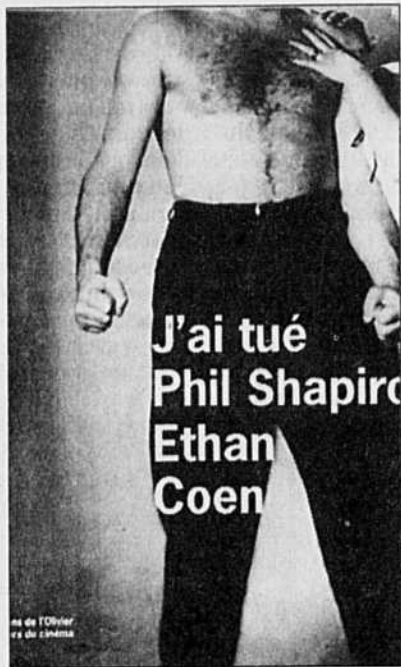
Ethan Coen et son frère Joel constituent le duo le plus brillant du cinéma américain, un duo qui a la rare capacité d'assurer simultanément l'écriture, la réalisation et la production de leurs projets, dont la liste est plutôt impressionnante: *Fargo*, *Miller's Crossing* et *The Big Lebowski*, pour ne nommer que ceux-là. Ethan tout seul, avec son premier recueil de nouvelles, *J'ai tué Phil Shapiro* — dont l'édition française, curiosité notable, précède de quelques semaines la version originale anglaise — se révèle un formidable auteur à la palette riche et variée, enrichie mais non abâtardie par sa maîtrise du genre cinématographique.

Comme c'est le cas quand on passe en revue le monde cinématographique des frères Coen, où la diversité des factures et des sujets masque habilement des traits communs complexes, il est un peu difficile de décrire l'impression provoquée par ces petits univers littéraires qui oscillent entre le drame et la caricature, le pastiche rigolard et la construction minutieuse. Chose certaine, on comprend bien, en lisant ces nouvelles montées avec soin, comment Ethan Coen a pu accoucher avec son frère de longs métrages aussi différents que *Blood Simple*, *The Hudsucker Proxy*, *Barton Fink* ou *Fargo*, où l'on passe du drame violent (mais non sans humour) à la comédie fantaisiste (mais non sans tristesse), de l'hallucination au détournement d'archétypes.

L'esprit d'Ethan Coen, avec sa tendance fréquente à mettre en scène des personnages dépassés par les événements, camoufle une certaine tendresse sous une ironie certaine, revisite le monde de l'enfance avec un mélange de mélancolie et d'appréhension, éclaire violence et tendresse d'un singulier éclairage. Tout ça se côtoie, s'entrecroise parfois, s'enrichit toujours mutuellement.

Transformation des genres

Dans certaines nouvelles, Ethan Coen semble s'être posé un défi ludique de transformation des genres, de variations inédites sur un air connu. *Cosa Minapolitana* offre le portrait d'une carrière de gangster ratée au point d'être pathétique (Joe de Louie, petit chef de gang de Cleveland, est vainement venu chercher fortune à Minneapolis, parce qu'il croyait que le nom de la ville «signifiait la Nouvelle Naples en chippewa»), les clichés habituellement inquiétants du mafioso italien prenant ici une coloration absurde et ridicule. Dans *Hector Berlioz, Détective privé*, le procédé est similaire, mais



pour un sacré dérapage sur le thème de l'arrivée de la femme fatale chez le privé pochard.

Dans d'autres nouvelles, Coen joue des cartes d'intimité et de réalisme relatif, le sourire d'ironie apparaissant discrètement, en coin. Parfois, utilisant strictement le dialogue — sur un mode n'appartenant pas au cinéma, mais se rapprochant presque de la pièce de théâtre radiophonique — il brosse des tableaux à l'effet immédiat, dessinant avec quelques traits un bout d'univers étonnamment élaboré.

Et puis il y a une façon d'assembler des notions et images apparemment disparates, qui finissent par en maximiser l'impact, une capacité que l'auteur démontre avec force dès le premier paragraphe de la première nouvelle, celle qui donne son titre au recueil. «Il était assis dans son bureau, les yeux levés sur les miens et les doigts figés, au milieu d'une addition, sur sa machine à calculer. Calculus, en latin, c'est un petit caillou; on s'est longtemps servi de pierres pour compter. J'ai appuyé sur la détente et son visage a explosé, projetant en purée de hareng les éclaboussures de sa cervelle.» La suite de la nouvelle n'en démontre pas: souvenirs de bar mitsvah, odeurs de nourritures, séances d'orthodontie, visions bibliques s'emmêlent après dans l'esprit du narrateur meurtrier, aux rouages camouflés sous des couches de quotidien, d'ordinaire.

En se forçant un peu, on pourrait certainement faire ressortir les défauts de cette écriture singulière et tourbillonnante, comme cette tendance occasionnelle à télégraphier la conclusion des nouvelles, dont l'appréciation n'est pourtant pas notablement diminuée. Mais pourquoi se priver du plaisir de voir un auteur de cinéma traverser de façon aussi convaincante et éblouissante vers l'univers du livre. Comme façon de prouver que le terme cinéma d'auteur a un sens, au-delà de ses déterminismes économiques, on pourrait difficilement faire mieux.

L'ÉQUILIBRE DU MONDE

Rohinton Mistry
Traduction de l'anglais
par Françoise Adelstain
Albin Michel, Paris, 1998, 695 pages

L'Inde est en soi un continent, vaste, complexe, bigarré, abysalement contradictoire, et voilà *L'Équilibre du monde*, un superbe roman fleuve comme on en écrivait au dix-neuvième siècle, pour nous le faire connaître et apprécier. Beaucoup de personnages secondaires, des foules, des villes surchargées, des descriptions abondantes mais jamais inutiles, une grande attention portée aux détails qui donnent sens aux attitudes ou aux événements, bref, un travail de romancier amoureux de ses personnages et de leur situation.

Rohinton Mistry, vous l'aurez compris, est d'origine indienne, bien qu'il vive à Toronto depuis 1975. Ce livre, sorti là-bas il y a trois ans, a connu un très vif succès, se hissant rapidement en tête des best-sellers au sein de cette communauté canadienne-anglaise qui n'en finit plus de nous étonner par son multiculturalisme et son goût de l'exotisme. Le Canada orangiste serait-il en train de toucher les dividendes des anciennes pratiques colonialistes de l'Angleterre? Toujours est-il qu'ils sont de plus en plus nombreux à y émigrer et à y constituer une littérature dite «nationale». C'est encore pour l'instant moins vrai chez nous...

Reste que la littérature canadienne-anglaise a depuis quelque temps le vent dans les voiles et trouve à l'étranger une écoute plus que respectueuse. Même la France lui reconnaît des qualités qu'elle n'a jamais vraiment consenties à la littérature québécoise, dont sa capacité à s'exporter... Et voilà qu'on apprend dernièrement que la France préfère dorénavant passer par le festival du cinéma à Toronto pour faire la promotion de ses films que par celui de Montréal. Doit-on lui en vouloir? Mais non. Un marché est un marché et, comme l'argent, n'a pas d'odeur. Il serait simplement temps que nous n'attendions plus rien de la France, sauf ce que nous pouvons y gagner par le travail et l'effort, par la force et le respect, jamais pour dette rendue. Personne ne nous doit rien. Et quand nous serons vraiment arrivés à comprendre cela, nous serons enfin des citoyens libres et souverains.

le Parchemin
QUARTIER LATIN

Et si vous aussi faisiez...

«Le procès de Jean-Marie Le Pen»

M. Lindon
P.O.L.À l'intérieur du Métro Berri-UQAM
Téléphone : (514) 845-5243

De la dérégulation et de la grâce

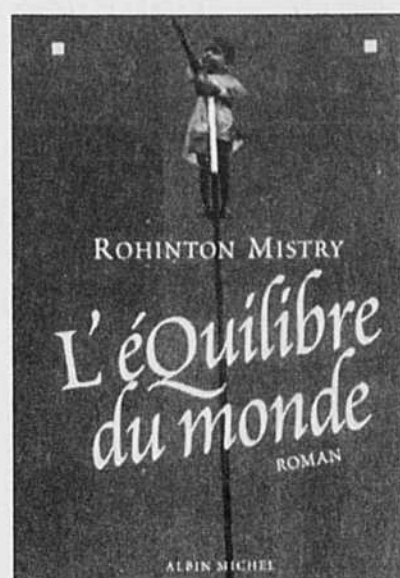
C'est aussi une leçon que nous apprend la littérature.

Sur fond de castes

Qu'en est-il donc de ce roman? On y trouve, se chevauchant, trois histoires qui ont lieu vers le milieu des années 70. Il y a celle de la jeune veuve Dina Dalal issue de la communauté Parsi (comme l'auteur), celle des deux tailleurs, Ishvar et son neveu Omprakesh, venus en ville pour trouver du travail, enfin, celle de Maneck, un étudiant qui vit dans les montagnes et va, à un moment, prendre pension chez Dina. A la mort de son père, le docteur Shroff, mordu par un serpent alors qu'il faisait campagne en milieu rural pour la prévention du choléra et de la typhoïde, Dina se retrouve sous la tutelle de son frère aîné, Nusswan, qui veut lui imposer sa manière de voir. Par comparaison au père pour qui l'argent ne comptait pas, Nusswan est de cette nouvelle génération d'hommes d'affaires pour qui il est tout. Dina aurait pu poursuivre ses études,

mais il n'y avait plus d'argent dans la famille. Pour échapper à la tyrannie de son frère, elle va épouser Rustom qui, trois ans plus tard, sera tué dans un accident de la route.

Comme dans beaucoup d'histoires indiennes, la fatalité est toujours immanente, implacable, et la société, qui ne se soucie que des destins gagnants, est là pour le rappeler. Elle devient couturière et c'est chez elle que vont atterrir les deux tailleurs, Ishvar et Omprakesh, dont l'histoire est plus dramatique encore puisqu'ils proviennent d'une caste qu'on méprise en Inde, celle des Chamaar (le père d'Ishvar est tanneur, un métier sale et impur). L'auteur consacre d'ailleurs un long développement à nous décrire cette communauté à travers l'histoire d'Ishvar et de son frère Narayan qui réussissent à se sortir du village et à se donner un métier plus digne, celui de tailleur. Mais Narayan, re-



tourant au village pour ouvrir une affaire, ne se rend pas compte qu'il commet là l'irréparable, que sa puissance de contagion et d'impureté est toujours aussi forte. Alors on le tue. C'est pourquoi nous retrouvons son fils, Omprakesh, en compagnie de son oncle Ishvar, fuyant vers Bombay pour se retrouver au service de Dina.

L'indépendance de l'Inde

Quant à la troisième histoire, celle de Maneck Kohlah, elle nous éclaire sur un autre aspect de l'histoire indienne, celle de l'indépendance de l'Inde en 1947 et de sa partition, où elle dut céder le Pakistan. La famille de Maneck eut la malchance d'être du mauvais côté du fleuve et vit sa relative aisance disparaître. Tous ces destins convergent vers Bombay, à peu près au moment de l'arrivée au pouvoir d'Indira Gandhi. On trouve d'ailleurs dans le roman une scène assez fabuleuse où on la voit apparaître lors d'un discours (fort bien orchestré) qu'elle destine à des milliers d'indigents rassemblés dans la rue pour l'écouter.

A un moment, les hélicoptères qui survolent la scène pour faire tomber des pétales de roses sur la foule, par la force des vents qu'ils dégagent font tomber l'immense effigie de 80 pieds de haut du premier ministre qu'on avait dressée pour l'occasion. Celle-ci

s'effondre alors sur la foule, comme on referme une tombe. Métaphore d'un pouvoir qui écrase les petites gens? Plus encore — étant donné le préjugé favorable que nous, Occidentaux, avons à l'égard des femmes qui dirigent ou ont dirigé dans le tiers-monde —, manière de nous faire comprendre que ces femmes-là ne sont pas nécessairement symboles de progrès et de délivrance comme nous sommes souvent enclins à le croire.

Selon Mistry, qui s'est confié dans une entrevue là-dessus, ces femmes n'arrivent d'ailleurs pas au pouvoir parce qu'elles l'ont mérité ou qu'elles représentent vraiment des figures politiques fortes et nécessaires. C'est plus simple et plus archaïque: elles y parviennent à cause des gens qu'elles connaissent, des relations qui les unissent à eux. Pour Indira Gandhi, il était suffisant qu'elle fût la fille de Nehru et qu'elle portât le nom de Gandhi, sans avoir pourtant aucun lien de parenté avec lui. Et comme la fonction crée souvent l'organe, on ne fut pas long avant de voir apparaître les attributs du mâle sur ce corps de femme... Non, Mistry n'est pas tendre pour cette femme qui, en 1975, parce qu'elle avait été trouvée coupable de fraude électorale, fit déclarer l'état d'urgence, modifia certains éléments de la constitution et finit par faire taire l'opposition comme journal en les soumettant à la censure. Et qui, peu de temps après, compléta son programme d'assainissement en mettant son pied le planning familial qui déboucha sur les camps de stérilisation (devinez à qui ils étaient destinés!), et l'embellissement de la ville qui mena à l'incarcération des sans-abri dans des camps de travail.

Ce n'est pas là le sujet de ce roman foisonnant et extrêmement vivant, plein de personnages et de situations concrètes de la vie, mais c'en est le fond, l'arrière-scène historique et politique. Certes, on ne doit pas attendre de ce type de roman des innovations formelles ou techniques, et l'écriture reste plutôt linéaire. Mais il y a aussi un charme à cela quand l'histoire est touchante.

denisjp@mink.net

Les mardis Fugère

Conférences littéraires à la Maison de la culture Frontenac
Tous les premiers mardis du mois, des écrivains se rencontrent, à 19 h 30Que pense le peintre Sergio Kokis de l'auteur de
Un sourire blindé ?Pour le savoir, venez entendre le peintre,
l'écrivain et l'empêcheur de tourner en rond

Sergio Kokis

le MARDI 3 novembre 1998, à 19 h 30

à la Maison de la culture Frontenac (métro Frontenac) - Entrée libre

Ses livres seront vendus sur place par la Librairie du Square.

Animés par Jean Fugère, *Les mardis Fugère* sont une production
de l'Union des écrivains et écrivains québécois, en collaboration avec
la Maison de la culture Frontenac.CONSEIL
DES ARTS

UNEO

LE DEVOIR

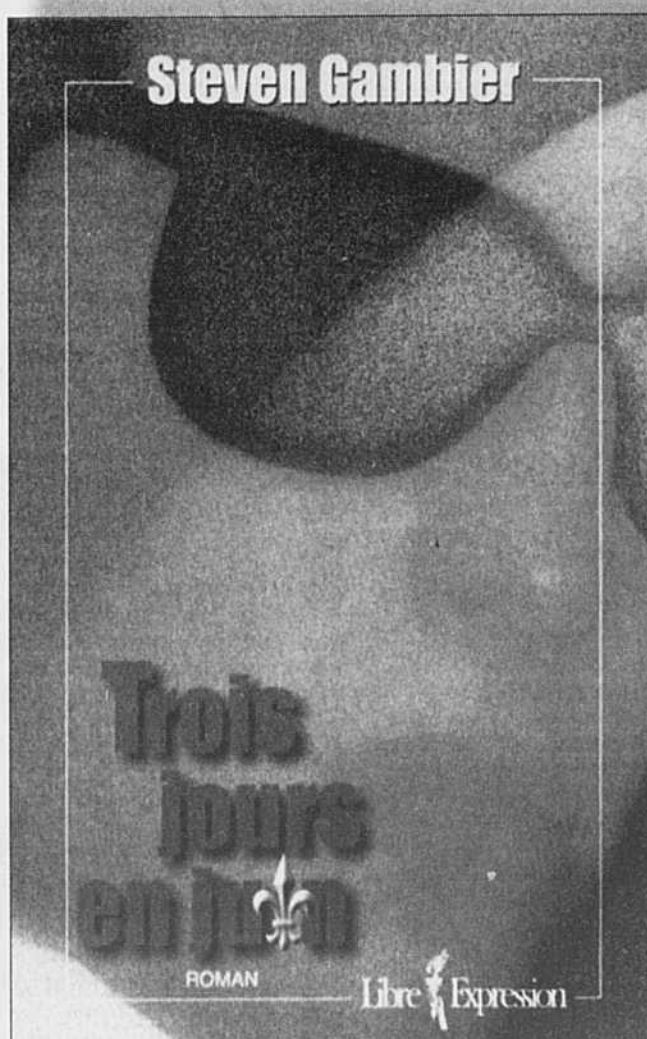
Ville de Montréal

LES ANCIENS DU BOURG
DE MONTRÉALConseil des Arts du Canada
The Canada Council

Libre Expression

« Un excellent bouquin
de politique à peine
fiction. Vous êtes
carrément dans un roman
d'espionnage!Les personnages sont
plausibles, réels,
attachants. Et l'auteur a
une remarquable fidélité
aux faits et une
connaissance parfaite
des lieux physiques.
Je le répète : un excellent
bouquin de politique
à peine fiction... »LAURENT LAPLANTE,
Indicatif présent

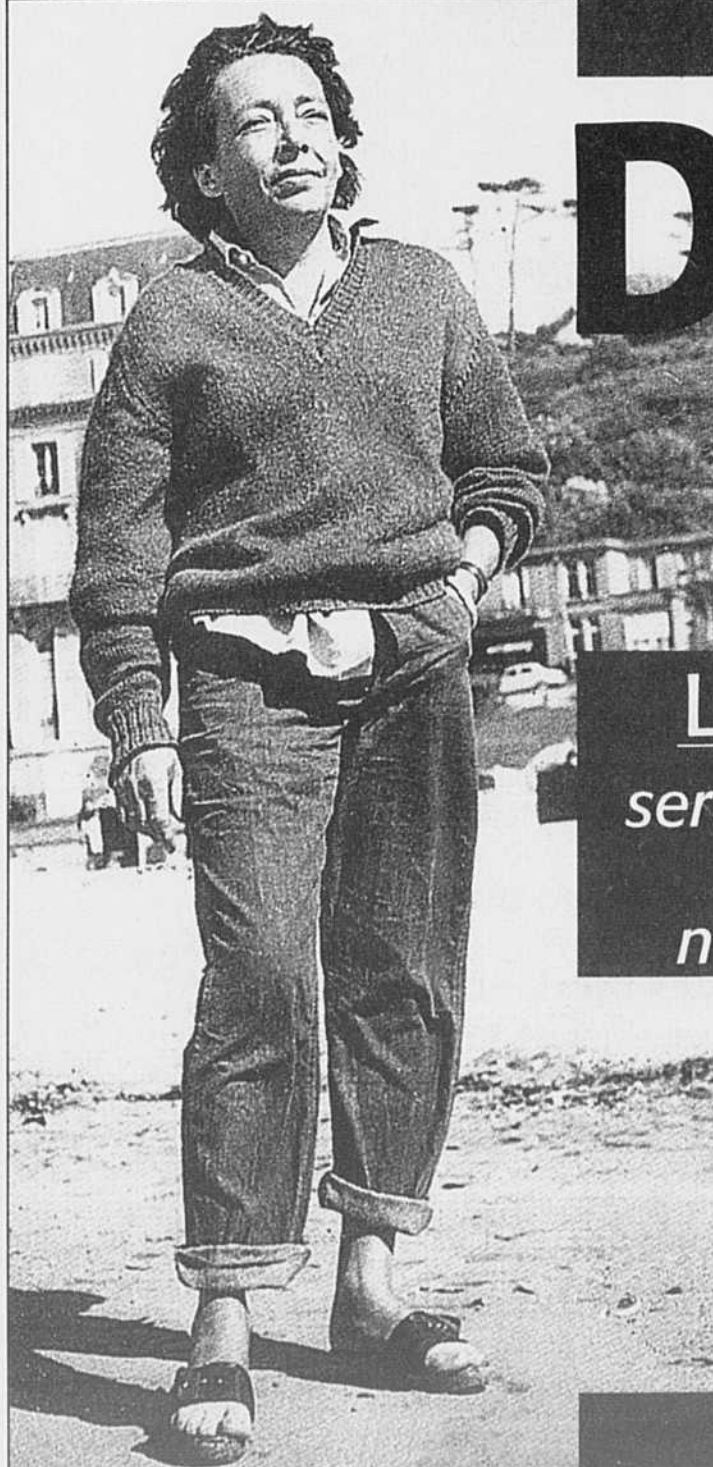
Dans toutes les bonnes librairies

Éditions Libre Expression
2016, rue Saint-Hubert
Montréal H2L 3Z5

Steven Gambier

ROMAN

Libre Expression



Marguerite

Duras
de Laure Adler

nrf biographies

636 pages

34,95\$

Laure Adler

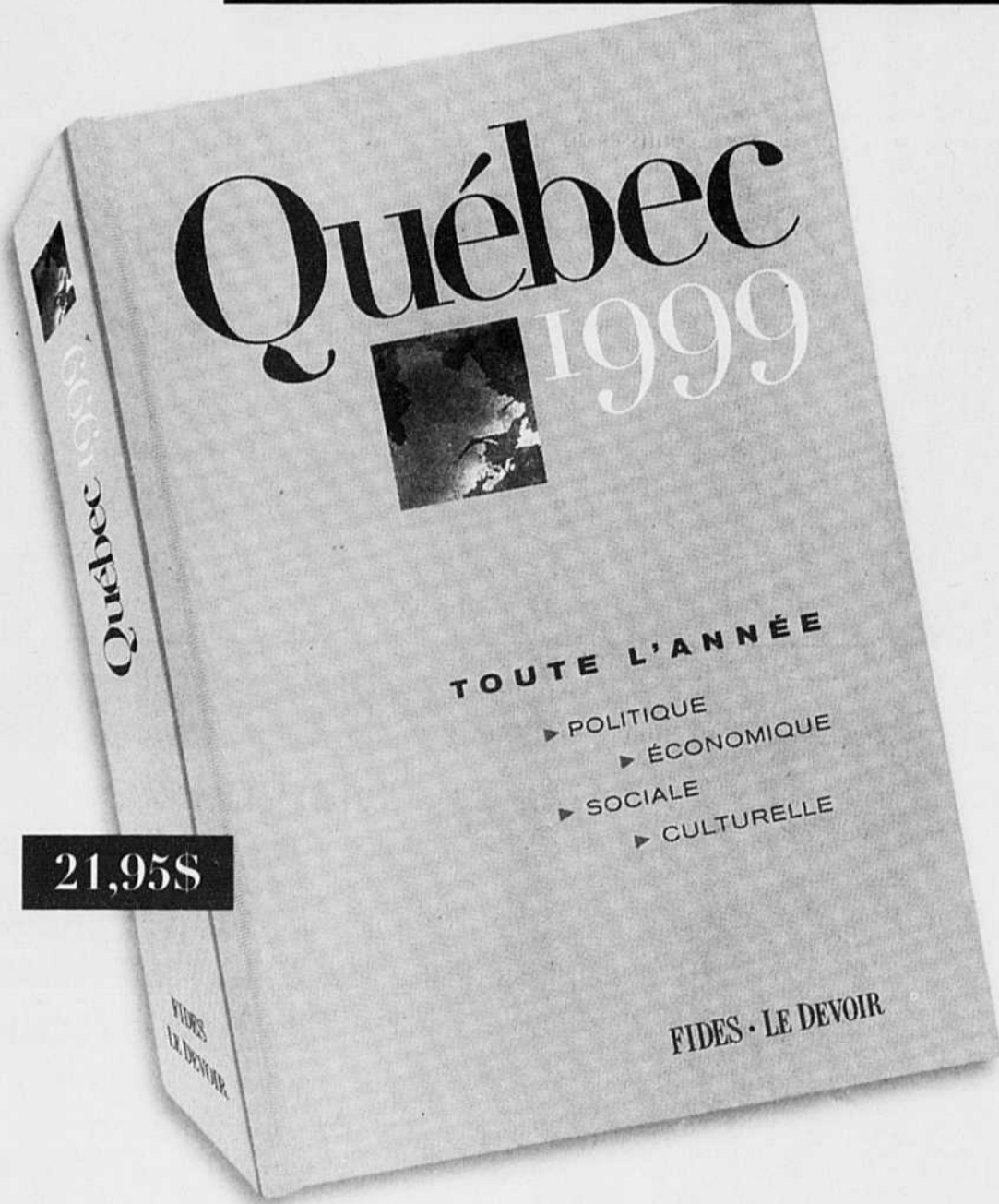
sera au Québec les
11, 12, 13
novembre 1998Sans se poser en redresseur de torts,
Laure Adler, journaliste et historienne,
réussit à passionner ses lecteurs pour
cette « professionnelle de la confession
inexacte » que fut Marguerite Duras.

GALLIMARD

Québec 1999

Tout ce qu'il faut savoir pour comprendre le Québec d'aujourd'hui

400 pages inédites



La vie québécoise sous toutes ses facettes

Un bilan complet, illustré et chiffré

Une rétrospective des événements marquants

Une analyse des grandes tendances sociales, démographiques, culturelles et économiques

Un survol de l'actualité dans toutes les régions

Un dossier spécial sur l'évolution de la criminalité

Une synthèse des plus récentes données sur les pratiques religieuses

En vente chez votre libraire

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les amants damnés

Sur les ailes du désir, le saut de l'ange

RIVE DANGEREUSE
Christine Chaufour Verheyen
Fayard, Paris, 1998, 396 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Existe-t-il un mythe qui ne soit pas littéraire? se demandèrent un jour des spécialistes réunis. La question n'était pas celle du Sphinx, mais elle contenait la réponse. Car Œdipe, Icare et Orphée, Eve et Antigone sont des symboles qui racontent la chute de leur Atlantide. Ces récits, qu'on appelle des mythes, deviennent des romans en se transformant en faits divers. C'est là une façon de comprendre l'imaginaire littéraire. Or, *Rive dangereuse* est une telle île fantastique, un lieu fatal auquel l'espoir s'agrippe.

Pur fantasme, métaphore de la chute collective, le rêve des amants damnés gravite autour de notre condition mortelle. Là où l'homme confronte le sacré, où la nature émerge du chaos. Le «bateau ivre» de cette expérience tangue dans une effroyable tempête, hésitant entre renaître et s'engloutir. Christine Chaufour Verheyen, philosophe de métier, revivifie l'esprit de cette aventure, la tentation de l'utopie, symbolisée dans son roman par l'enfant, et de l'apocalypse, qui s'accomplit dans une chaîne de morts volontaires.

L'archétype qui fonde ce livre est ici le plus connu de tous: le mariage interdit d'Œdipe avec Jocaste, sa mère, et le destin tragique dont les enfants héritent. Le mot tabou est l'inceste, cette union réservée aux dieux, mais prohibée aux humains. Faire de ce lieu commun le motif romanesque central était doublement risqué. Le lecteur ne recherche-t-il pas les divertissements inédits? Mais l'auteure relève le défi: ce premier roman nous propose un examen de conscience palpitant, une cosmologie parfaitement sentie et, surtout, un élan éclairé dans le monde d'aujourd'hui.

La fureur incestueuse

Au départ, il y a le viol de Marie, lorsqu'elle a douze ans. Un enfant naît, qui est placé en adoption. Mais Marie suit un chemin aveugle qui la propulse au centre d'un amour merveilleux, avec ce fils dont elle ignore l'identité réelle. Tels Isis et Horus, les dieux égyptiens, ils auront quatre enfants, unis et déchirés par un amour mortifère.

L'autisme continue, en éludant l'horreur qui fonde la tragédie antique: le frère et la sœur s'aiment charnellement, exaltant leur propre essence dans l'unité amoureuse et troublée qui leur a donné le jour. Atisée par le risque du châtement suprême, qui plane au-dessus de la morale, leur passion pousse à un paroxysme des moments de délire délicieux.

La trame est simple et révéulsive, mais notre imagination s'empare rapidement de la parabole. Habilement distillée dans le monde actuel, sa vérité intemporelle met en branle les émotions du mythe. C'est une question de foi, cet «éclair de joie et de transcendance» qui décrit bien un amour de cinglés. À aucun moment, l'ouvrage n'apparaît comme une histoire vraie. Pourtant, sous l'empire de l'imaginaire, qui dé-

guise avec magie ses modèles et ses transgressions, la lecture nous procure les impressions que seule la vérité éveille d'ordinaire. La fiction sert-elle nos désirs latents, comme Freud l'a montré, ou nous renvoie-t-elle un miroir décadent? Ce pur roman empathique se garde bien de rire, comme il évite les lourdeurs didactiques, pour mieux faire exploser «l'étreinte invivable», la violence de vivre.

Jadis, l'inceste des Atrides servait à régler des comptes entre les dieux olympiens. Aujourd'hui, chez Christine Chaufour Verheyen, ses ravages sont reçus comme une grâce. Son charme maudit vient assurément de la faute originelle, perdue dans la nuit des temps chrétienne. Seule la folie résurgente des hommes la rappelle. C'est pourquoi elle joue le premier rôle essentiel. Camus l'a déjà écrit: que faire alors du bien et du mal, de la responsabilité personnelle?

Une seule réponse: l'amoralité est éphémère. Notre liberté est une arme fatale, et la mort justicière vient toujours nous sanctionner. Entre deux verdicts, les grands amours filent bon train. «Ne dis rien, écoute le vent dire qu'il y a un paradis», tel est le refrain des mots doux dont «on connaît la chanson», comme l'a dit Alain Resnais dans son film. Profitons-en puisque, dans ce fantasme, la liberté d'écrire et la légèreté des personnages font un mariage heureux.

Mais Marie, comme Jocaste, est dépositaire de la Loi: elle qui donne la vie la reprend en se supprimant elle-même. Un déferlement de violence s'ensuit. Gabriel, frère de ses propres enfants, agit quant à lui sa pulsion de mort en sombrant dans la folie. De très belles pages, tout en douceur, lui sont consacrées. Si on suit l'auteure, la famille aimante se referme comme un piège, incapable de s'ouvrir à l'altérité.

Un ange passe

Cependant, chacun sait qu'à vouloir faire l'ange, on fait la bête. En l'occurrence, cela se produit en quatrième de couverture, où *Rive dangereuse* reprend presque mot pour mot celle de *L'Empreinte de l'ange*, de Nancy Huston. Le détail est amusant, le plagiat sympathique, la coïncidence douteuse.

Il est vrai que la mythologie de l'inceste est un bon conducteur des onirismes libérateurs. Qu'avant la chute, l'ascension gracieuse et innocente des anges nous permet de rêver d'un corps sublimé. Au musée des clichés des dix dernières années, une légion de livres d'art, de photographies, de romans, de guides parapsychologiques arborent le signe de l'ange. Que dire de ce rêve de transcendance et d'élection divine, sinon qu'un vent messager agit notre fin de siècle? Il suffit de relire la *Légende des anges* (Editions de Minuit, 1994) de Michel Serres pour que l'amour, la vie et l'âme s'élevassent dans les corps floconneux du tohu-bohu céleste.

Christine Chaufour Verheyen, comme Nancy Huston, vous donnera des ailes. «Le péché, vous savez, on s'y engage personnellement, volontairement, et gravement...», prétend la première. Un rien de ce chahut, propagé dans une sourire féminin, agit la pesanteur mélancolique de notre fin de siècle en une pantomime écumante. C'est une invitation inattendue pour un bal masqué.

BANDES DESSINÉES

Rêve ou crève

Du littéraire en bande dessinée

VICTOR ET RIVIÈRE

André-Philippe Côté
Soulères éditeur, Montréal, 1998
63 pages

DENIS LORD

La tentation de faire du littéraire en bande dessinée suscite la méfiance. On en connaît d'aucuns, chez Casterman par exemple, mais nous ne les nommerons point, ayant la délation en horreur, qui, à trop vouloir en faire, patageraient dans des vers à la fois maniérés et patauds. Comme si la bédé avait besoin de lettres de noblesse. Danton, vécut-tu en vain?

Infirmant cette règle d'une certaine incompatibilité des genres, le *Victor et Rivière* d'André-Philippe Côté est d'autant plus remarquable que, s'inspirant de la vie de Verlaine et Rimbaud, l'auteur réussit à composer un collage de citations de ces poètes sans jamais y sacrifier la fluidité de son art qui, faut-il le rappeler, est celui de la bande dessinée.

Paul Victor est un quadragénaire qui retourne enseigner la littérature à l'Université Laval après une année sabbatique, un divorce, une dépression et quelques mémorables bitures. À son corps défendant, puisque sa véritable vocation est la poésie. Mais voilà, du prosaïque avant toute chose. Le hasard veut que, donnant un cours sur

Verlaine et Rimbaud, Paul Victor fasse la rencontre d'Alice Rivière, une jeune poétesse d'un immense talent, vaguement sans-abri, vaguement délinquante, qui vient raviver sa flamme de poète déclinant. Verlaine/Victor, Rimbaud/Rivière, c'est l'équinoxe d'une saison en enfer où tous se révèlent hautement inflammables. Autour des personnages principaux s'esquisse un microcosme littéraire-universitaire québécois: Catherine, l'ancienne femme de Paul, Ernest, un professeur frustré, Xavier, un poète qui cherche une rime avec bouteille...

Un festin d'images

Caricaturiste au quotidien *Le Soleil*, auteur de la populaire série de strips *Baptiste*, Côté est un vétéran de la bédé québécoise, un des rares auteurs à avoir persisté dans son art malgré la difficulté d'en vivre. Si certaines de ses œuvres revêtent parfois un caractère alimentaire, elles lui ont vraisemblablement permis de continuer à développer ses talents, qui atteignent ici un point culminant. Les citations du duo maudit, auxquelles s'ajoutent celles de Baudelaire, de Nelligan et de Saint-Denis Garneau, trouvent un écho graphique dans son éblouissante palette. Le pinceau épouse les visions des poètes: la mise en case s'éclate, les cadrages et les styles alternent — cubisme et surréalisme par exemple — se

justifient dans le propos et s'épousent harmonieusement. Le dynamisme de l'ensemble est saisissant.

Riche à souhait visuellement — ce n'est rien de le dire —, *Victor et Rivière* ne manque pas non plus de substance. En actualisant la légende de Verlaine et Rimbaud et en la transposant dans la ville de Québec, Côté propose aussi une réflexion sur l'affrontement de deux âges. L'un ou, avec des velléités de révolte, on fait le constat de sa vie, de l'échouage de ses anciennes aspirations, et l'autre où on fonce dans le tas avec rage. On serait porté à y voir un parallèle entre le travail de Côté pour *Safir* et ses œuvres à caractère plus personnel; on serait aussi tenté d'y percevoir une allégorie du Québec, marquant dans les eaux troubles du confort et du rêve, «se mouvant par manque d'imprudence». Enfin.

Presque mineurs mais irritants, certains défauts d'impression empêchent de jouir pleinement des splendeurs de *Victor et Rivière*. Dans plusieurs pages, des traits de visage, des lignes de contour sont estompées, à moitié effacées. Il semblerait que la présence simultanée d'aplats de noir et de traits fins ait donné des migraines aux imprimeurs. Déplorables peccadilles techniques qui n'empêchent pas *Victor et Rivière* de se ranger d'emblée parmi les œuvres majeures de la bande dessinée québécoise.



Une scène de *Victor et Rivière*, le dernier album de bandes dessinées d'André-Philippe Côté.

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Mélanges politiques

Trois témoignages-chocs pour alimenter le débat sur la souveraineté

LE TEMPS DES HYPOCRITES

André Néron
VLB éditeur, Montréal, 1998, 224 pages

Vous êtes convaincu que le grenouillage se pratique allégrement dans les couloirs de la politique québécoise? Que ceux qui s'autoproclament défenseurs de nobles causes travaillent plus à leur avancement personnel qu'à la réalisation des projets susceptibles d'améliorer le portrait social? Les souverainistes, sur ce plan, ne vous inspirent rien de plus réjouissant que les fédéralistes? Lecteur du *Syndrome de Pinocchio* du journaliste André Pratte, vous êtes désabusé du jeu politique et, citoyen consciencieux, vous voyez mal comment parvenir à sortir de ce bourbier même si c'est là votre souhait le plus cher?

Si la description vous convient, la lecture du *Temps des hypocrites* d'André Néron changera peu de choses à votre désarroi. Stratège politique ayant vécu de l'intérieur les tractations politiques des dernières années (il a été, successivement, organisateur politique du PQ, conseiller général à la SSJB-M, directeur général de l'ADQ et chef de cabinet du Bloc québécois), André Néron a décidé de prendre la parole, de briser le silence, afin de faire connaître aux militants souverainistes, auxquels s'adresse son «cri d'alarme», le côté sombre, voire mesquin, de ceux qui se disent leurs représentants.

De Dumont à Parizeau

Témoignage d'un homme aigri, *Le Temps des hypocrites* se présente comme une chronique événementielle menée à visage découvert et non sans un certain courage. La récolte? Le PQ fourre son nez partout et manœuvre en permanence pour garder la mainmise sur l'agenda politique souverainiste; Mario Dumont serait «un être tout à fait mesquin doté d'un ego disproportionné»; Lucien Bouchard aime «manœuvrer dans les coulisses», il «a plus que jamais développé une mentalité de dictateur» et il «n'a rien fait, ne fait toujours rien et ne fera jamais rien pour augmenter les chances de victoire du OUI»; Michel Gauthier «est un homme foncièrement paresseux»; Gilles Duceppe, un «menteur consommé» et un politicien sans envergure; en fin de compte, seuls Jacques Parizeau, un homme avec «un sens profond de l'humilité» et «prêt à faire tout ce qu'il fallait pour gagner le référendum», et... André Néron, un stratège acharné, sincère et dont la carrière est remplie de bons coups (l'entente BQ-PQ-ADQ sur la souveraineté-partenariat, c'est lui, dit-il), s'en tirent avec les honneurs.

Au total, donc, *Le Temps des hypocrites* nous apprend moins de choses qu'il ne confirme des appréhensions. Toute vérité étant bonne à dire en ce domaine, il va de soi que ce genre d'ouvrage peut avoir son utilité. Souverainiste convaincu, André Néron s'en prend aux porteurs de la cause qu'il accuse, anecdotes à l'appui, d'avoir négligé et trahi l'essentiel au profit de leurs petits intérêts personnels et mesquins.

En revanche, sur la cause elle-même, rien ne sera avancé. Ici, le pourquoi se limite au comment. Aussi la manœuvre déçoit-elle un peu, tant il me semble évident qu'un règlement de comptes, aussi justifié soit-il, ne saurait tenir lieu de réflexion.

LE PRESQUE PAYS

André D'Allemagne
Lanctôt éditeur, Montréal, 1998
100 pages

Indépendantiste tout aussi convaincu, sinon plus, que Néron, André D'Allemagne, un des fondateurs du RIN, reprend du service intellectuel en publiant *Le Presque Pays*, un essai dont la visée est de réitérer le caractère nécessaire de l'indépendance nationale.

Le XX^e siècle, écrit D'Allemagne, fut, poursuivant en cela le mouvement entrepris au siècle précédent, «un monde de nations». Le principe des nationalités («à chaque nation son État») et celui de la décolonisation serviront à légitimer le droit des peuples à l'autodétermination.

Comment expliquer, alors, «l'exception québécoise», cas flagrant d'une nation au sens propre du terme, mais colonisée et demeurée telle? L'argent et les votes ethniques? D'Allemagne rejette le premier tout en reconnaissant que les seconds créent «une situation paradoxale en ce qui concerne la démocratie», mais sa réponse transcende ce constat.

S'appuyant sur les conclusions de l'école historique de Montréal (Frégault, Brunet, Séguin), qui présentent la Conquête comme un cataclysme pour la société canadienne de l'époque, l'essayiste suggère sa thèse la plus originale: «En Nouvelle-France, la conquête britannique arrive, si l'on peut s'exprimer ainsi, trop tôt. La nation n'a pas eu le temps de se former.» Aussi, «contraire-

ment aux autres peuples ayant subi la triste expérience d'une conquête, les Canadiens n'avaient jamais été en situation de se gouverner eux-mêmes. Ce fait est capital: peut-on avoir la nostalgie de ce que l'on n'a jamais connu?»

Élans brisés

La suite se résumera à une série d'«élans brisés». Le désir d'autonomie resurgira avec les patriotes, lors de la Révolution tranquille, en 1980, en 1995, mais «l'absence ou du moins la faiblesse d'un sens national», phénomène explicable par la colonisation perpétuelle de notre peuple, notre «complexe d'impuissance», nous empêchera de pousser la logique à terme.

Notre «besoin de sécurité, réelle ou illusoire» (fondement de l'argumentation fédéraliste), ne devrait pourtant pas entraver notre «aspiration à l'autonomie», tant il est vrai que préférer le premier à la seconde relève de l'aliénation et de l'infantilisme collectifs. D'Allemagne est catégorique: cette «peur de vivre» qui nous maintient dans un état de dépendance entraîne une anomie sociale dont la prolifération des sectes ésotériques, la dispersion de la famille, le taux de suicide élevé, les «infanticides et meurtres conjugaux» et la «promotion (et non simple acceptation) de l'homosexualité» (celle-là en fera sursauter quelques-uns) en constituent des manifestations. Comment, dans ces conditions, offrir un terrain d'accueil invitant aux immigrants?

Ce qui peut surprendre, c'est que D'Allemagne, malgré ce constat plus que sombre, ne désarme pourtant pas. Bien sûr, conclut-il, «les vents mauvais» (le poids de l'histoire, cette anomie, le phénomène de la mondialisation) concourent à assombrir les perspectives, mais parce que la nation reste le seul «foyer et le refuge du projet démocratique», «l'accession à la souveraineté, dans le cas du Québec, est non seulement un droit, mais même un devoir».

Clair et cohérente, cette réflexion d'un ancien combattant de retour au front n'apporte cependant pas grand-chose de nouveau à un édifice argumentatif qui cherche à élargir le nombre de ses adhérents. La thèse d'une conquête survenue trop vite fournit un angle original à la démonstration, mais je doute fort que le caractère apodictique de la proposition d'ensemble, présentée de façon résolue et plutôt dogmatique, parvienne à contrer, et ce serait là son intention, le «scepticisme ambiant qui règne dans certains milieux intellectuels».

QUI PROFITERAIT DE L'INDÉPENDANCE DU QUÉBEC?

Haïku sans frontières
André Duhaime
Poésie
Éditions David
30 \$



Jean-Paul Lefebvre
Éd. Varia, Montréal, 1998, 192 pages

Qui profiterait de l'indépendance du Québec? se demande le fédéraliste et ancien syndicaliste Jean-Paul Lefebvre. Sa réponse, partisane et peu susceptible d'éclairer le débat, se résume à ceci: personne, hormis les politiciens et les fonctionnaires de carrière du Québec. Nous sommes libres, écrit-il, un certain nationalisme d'affirmation nous a permis de prospérer dans le cadre canadien, l'État fédéral est notre allié (il aurait «d'ailleurs beaucoup investi dans la défense de la langue française et le développement de la culture française», tout comme Trudeau «a beaucoup contribué à la promotion de la langue française, de la culture française et des citoyens et citoyennes qui en étaient porteurs»), alors pourquoi chercher à briser ce cadre positif?

Les indépendantistes (et le PQ surtout), quoi qu'ils en disent, entretiendraient une «symbolique du mépris» en véhiculant un nationalisme ethnique. Ne faisons pas leur jeu et allons de l'avant en choisissant plutôt de faire évoluer le fédéralisme canadien, suggère Lefebvre. Pour faire bonne mesure, il se dissocie enfin des Galganov et Johnson et affirme appuyer la loi 101.

Cela dit, on me permettra de douter de la bonne foi de l'essayiste (serait-ce de son bon sens politique?) quand il déclare partager les objectifs de «l'aile progressiste de notre société» et qu'il dénonce la tendance néolibérale pour nous inviter, quelques pages plus loin, à appuyer... Jean Charest! Combattre le néolibéralisme en votant Charest? Sourions, pour ne pas pleurer ou prendre le mors aux dents.

Faut-il vraiment ajouter quelque chose? Ce sera simple: cet essai ne profitera à personne, pas même aux fédéralistes de bonne foi.

louis.cornellier@collanaud.qc.ca

ANDRÉ D'ALLEMAGNE

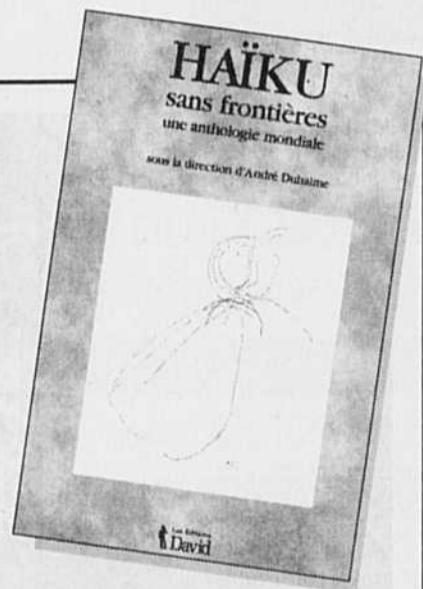
Le presque pays



LANCTÔT ÉDITEUR

Haïku sans frontières

une anthologie mondiale
sous la direction d'André Duhaime



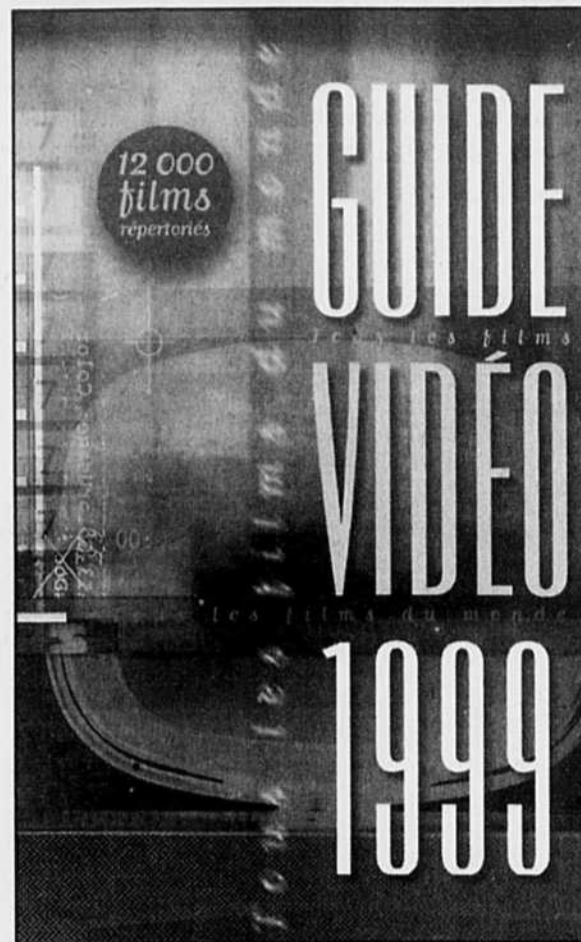
Déchirer la surface du quotidien.

Je est un AUTRE.

Regroupement des éditeurs canadiens-français

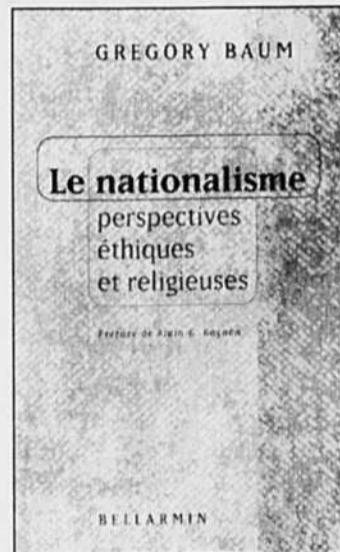
LE DEVOIR

NOUVEAUTÉS



Le répertoire le plus complet des films disponibles.

14,95 \$



Quand politique et éthique se croisent pour parler du nationalisme.

24,95 \$

Une enquête originale sur l'application des politiques d'émigration par les fonctionnaires.

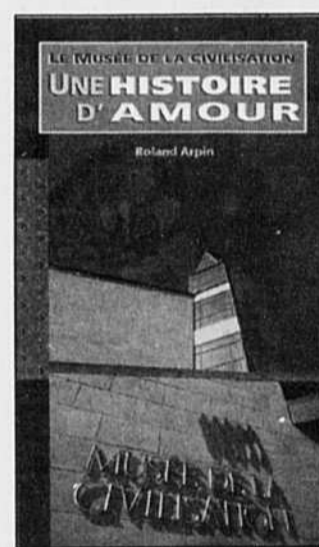
24,95 \$



Carole Simard

Fonctionnaires et immigrants au Québec

FIDES

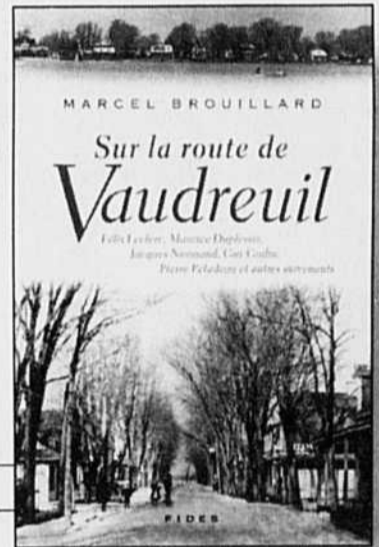


Une invitation à découvrir les coulisses du Musée, qui fête ses dix ans.

21,95 \$

Une chronique de la petite et de la grande histoire de Vaudreuil et du Québec.

24,95 \$



Un hommage à une grande figure de la culture québécoise.

24,95 \$

Au cœur de la forêt laurentienne, une année dans la vie de Marie-Tendresse.

17,95 \$

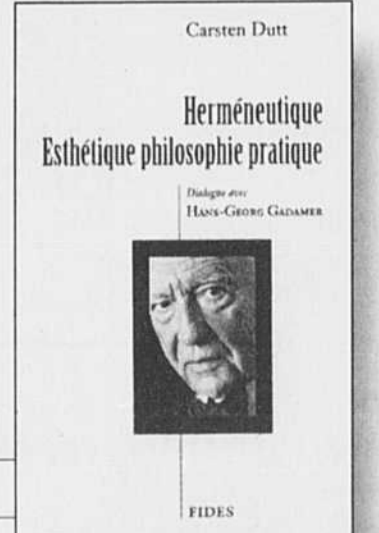


Un essai pour comprendre le mythe Nelligan.

23,95 \$

Trois des rares entretiens accordés par le grand philosophe allemand.

24,95 \$



Distribution Fides

En vente chez votre libraire

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

La nuit de toutes les peurs

L'Halloween est une fête en pleine expansion. De l'Irlande où elle a pris naissance à l'Amérique où elle s'est déployée, la voilà maintenant qui envahit la France. À preuve, les ouvrages de plus en plus nombreux sur le sujet qui nous proviennent de l'Hexagone.

CAROLE TREMBLAY

LA NUIT DE HALLOWEEN

Erica Silverman et Jon Agee (ill.)
Traduction de
Geneviève Brzustowski
Éditions Autrement, Paris, 1998
29 pages

La nuit de l'Halloween, deux prisonniers s'évadent de leur pénitencier. Les bandits en pyjama rayé cherchent refuge dans un vieux manoir abandonné par tous sauf, évidemment, par les sombres et terrifiantes créatures de la nuit. Papa loup-garou et sa nombreuse marmaille, maman vampire et sa terrible progéniture, sans oublier la famille d'asticots et la ribambelle de chauves-souris convaincront les deux bagnards en cavale que leur cellule est un bien chaleureux endroit en comparaison du sinistre manoir surpeuplé de monstres. Les aquarelles délavées rendent bien l'ambiance glauque et humide de la maison hantée, mais l'absence de dialogue et même de réaction verbale de la part des deux prisonniers prive le lecteur d'une bonne partie de l'effet comique. Par contre, le texte, plus près de la comptine que de la narration, fournit une occasion ludique d'apprendre à calculer. Pourquoi compter sur ses doigts quand on peut compter sur des fantômes ou des squelettes?

À SIX HEURES DE BON MATIN

Reinhard Michl
Éditions Milan, Toulouse, 1998
24 pages

Après avoir appris à compter avec les vampires et les araignées de *La Nuit de Halloween*, on peut réviser sa leçon et apprendre à lire l'heure avec Mini-Sorcière dans *À six heures de bon matin*. À six heures, Mini-Sorcière commence sa journée. D'heure en

heure, gros réveil à l'appui, on la suit dans les différentes étapes de préparation de la soupe aux poissons, aux grenouilles et aux écrevisses qu'elle destine à ses chats. À chaque heure qui tourne sur le réveil, un nouveau chat noir apparaît et se joint à la fête. Le texte tient en moins de vingt lignes. Tout le charme est contenu dans les illustrations qui nous montrent la petite rouquine dans le feu de l'action avec ses chats virevoltant autour d'elle.

SI J'ÉTAIS UNE SORCIÈRE

Isabelle Michelat
et Christophe Loupy
Éditions Milan, coll. «La Petite Boule blanche», Toulouse, 1998, 32 pages

Voici une toute nouvelle collection s'adressant aux tout-petits. Plutôt que de raconter une histoire, cette série propose un jeu visuel



constituant une espèce de version primitive du cours de dessin. Le principe est le même pour chacun des titres: on prend une petite boule blanche dotée d'un grand sourire (un bonhomme sourire, comme on dit dans les écoles), on ajoute des éléments à chacune des pages: un air mauvais, une robe noire, des mains aux doigts griffus, etc. À la fin, la joyeuse petite boule blanche devient une horrible sorcière. La dernière page ferme sur un gag. Dans ce cas-ci, la sorcière s'écrase le nez contre un arbre en s'envolant sur son balai. Huit autres titres sont disponibles, permettant de créer un dauphin, un Indien et même le père Noël. À partir de deux ans.

CARABIQUE, CARABOSSE ET CARAPATE

Chantal de Marolles et François Daniel (ill.)
Bayard Éditions, coll. «Les Belles Histoires», 1998
47 pages

Carabique, Carabosse et Carapate sont, comme leurs noms nous le

laisse deviner, trois vilaines sorcières. Elles habitent un gigantesque livre (tout le monde sait que les sorcières n'existent que dans les livres), coincé entre deux maisons. Leur sport favori est le kidnapping des enfants qu'elles engraisent pour mieux les savourer. Un jour, les parents de Petit-Lin lui confient la garde de sa petite sœur pendant qu'ils vont au marché. En moins de temps qu'il ne le faut pour dire abracadabra, Petite Rose est attrapée par le trio de sorcières et enfermée dans une cage. Il faudra quelques bonnes idées et l'aide des différents corps de métier pour que Petit-Lin récupère sa sœur et libère les autres enfants prisonniers. La structure à refrain convient tout à fait à ce petit conte aux airs traditionnels, qui remet les sorcières à leur place, c'est-à-dire coincées entre les pages d'un livre d'histoire. Pour les trois à sept ans.

QUI FAIT PEUR AUX PETITES SOURIS?

Alain Crozon
Seuil jeunesse, Paris, 1998,
huit pages cartonnées

Qui fait peur à la petite souris? C'est le grand matou! Et au grand matou? Le très grand renard! Du très grand renard, on passe au très, très grand ours, puis au très, très, très, grand éléphant, lui-même terrorisé par les petites souris. Et hop, c'est reparti pour un tour! Inspiré d'un célèbre conte chinois, ce livre cartonné gagnera le cœur des bambins grâce à son humour mais aussi grâce à ses illustrations d'animaux dont les têtes rigolotes dépassent le cadre du bouquin. À partir de un an.



HALLOWEEN
Jacqueline Vallon
et Pierre-Marie Valat
Illustrations de Donald Grant
et Pierre-Marie Valat
Gallimard, coll. «Mes premières découvertes de l'Histoire», Paris, 1998
32 pages

Et voici donc Gallimard qui s'en mêle avec le 153^e titre de sa superbe collection «Mes premières découvertes». Les pages d'acétate transparent sont cette fois couvertes de fantômes et des squelettes de circonstance. Entre les tombes illustrées, on peut recueillir quelques notions d'Histoire, auxquelles s'ajoutent quelques conseils de bricolage et de cuisine à base de potiron et de pizza diabolique. Un futur classique, quoi.

Au Québec, l'Halloween est devenue une des grandes fêtes des enfants. Avec toute l'iconographie qui la soutient. À preuve, un monstre, un squelette, une sorcière, deux fantômes et un meurtrier psychopathe. De bons auteurs reconnus: Cécile Gagnon, Henriette Major, Susanne Julien, Lucie Papineau, Rémy Simard... Tout est donc en place pour une chronique d'Halloween torride. Éteignons la lumière et ne laissons que la petite flamme tremblotante de la citrouille.

GISÈLE DESROCHES

oreilles. Pour les 7 à 10 ans.

FRAYEURS D'HALLOWEEN

Anne Prud'homme
Vents d'Ouest, coll. «Roman ado»,
Hull, 1998, 150 pages

À propos de citrouille, voici celle grimaçante et grotesque à souhait de *Frayeurs d'Halloween* qui donne le ton. Qui annonce les frissons si prisés chez nombre de lecteurs et lectrices de 12 ans et plus. Ce texte, d'une jeune auteure de 16 ans, Anne Prud'homme, a remporté le prix littéraire jeunesse Vents d'Ouest 1998. Malgré les mal-

adresses, les longueurs du début et quelques trous dans le scénario, le suspense est au rendez-vous, mené, ma foi, avec une habileté surprenante chez une si jeune auteure. L'histoire est celle d'une étudiante déménageant dans une nouvelle école après des incidents tragiques dont son jumeau a été victime l'année précédente, justement un soir d'Halloween. Les menaces et le harcèlement anonyme qui s'intensifient n'entament pas la confiance qu'elle nourrit envers ses nouveaux amis. Jusqu'au soir tragique de l'Halloween.

SORTIE DE NUIT

Cécile Gagnon et Stéphane-Yves Barroux (ill.)
Hurtubise HMH, coll. «Plus»
Montréal, 1998, 62 pages

Soir tragique pour les uns, libération pour les autres. Dans *Sortie de nuit* de Cécile Gagnon, un squelette anglophone nommé Elvira de son vivant s'ennuie dans son vieux cimetière abandonné de Mandigo Corners en Estrie. Elle apprend le français depuis 90 ans dans le but de faire une virée au village francophone voisin. Le soir de l'Halloween est le moment idéal, n'est-ce pas? Tout peut arriver, un soir pareil. Elvira vivra une nuit mouvementée et pleine de surprises. Le cri de la fin résonne encore à nos

FANTÔME D'UN SOIR

Henriette Major
et Philippe Germain (ill.)
Soulières éditeur, coll. «Ma petite vache a mal aux pattes», 1998
48 pages

Dans *Fantôme d'un soir*, Henriette Major met en place un personnage de petite fille timide, Elodie, qui, refusant le costume de marquise proposé par sa mère, se décide pour une vieille nappe percée de deux trous pour les yeux. Un fantôme, c'est génial comme idée. On est invisible, on va où on veut, pas besoin de parler. Mais Elodie, témoin de conversations entre amis où il est question d'elle, souhaite soudain devenir un vrai fantôme pour se venger. Est-ce parce que la nappe est brodée par une grand-mère un peu sorcière dont Elodie a hérité le nom? Est-ce la magie de l'Halloween? Mais son vœu est exaucé et Elodie ne sera plus jamais la même. Pour les 6 à 9 ans.

L'AUBERGE DU FANTÔME BAVARD

Susanne Julien
et Stéphane Jorisch (ill.)
Hurtubise HMH, coll. «Plus»
Montréal, 1998, 62 pages

Un second fantôme, celui de *L'Auberge du fantôme bavard*, a un caractère historique, ce qui ne l'empêche pas d'être aimable. Il n'apparaît pas que le soir de l'Halloween. Toutes les nuits, ce fil d'aubergiste de Cap-aux-Basques



(Charlevoix) sert à boire aux quatre pirates attachés à l'auberge. Et Jasmine est la première surprise de les percevoir aussi clairement. Et même d'entrer en contact avec ce Jean-Baptiste qui non seulement lui dévoilera son histoire et celle des quatre pirates, mais lui révélera l'emplacement d'un trésor jamais découvert. Pour les 7 à 10 ans.

DOCTEUR FRANKENSTEIN

Rémy Simard
D'après Mary W. Shelly
Les 400 coups, coll. «Monstres, sorcières et autres féeries», 1998
32 pages

HANSEL ET GRETTEL

Lucie Papineau
et Luc Melanson (ill.)
D'après les frères Grimm
Les 400 coups, coll. «Monstres, sorcières et autres féeries», Montréal
1998, 32 pages

Bon! Il nous reste un monstre et une sorcière. Les plus petits baillent et se frottent les yeux. Ils devraient être au lit depuis longtemps. Pourtant, les deux derniers titres sont pour eux. Frankenstein, dont tous les gamins connaissent le nom et la physionomie mais dont la plupart ignorent la véritable histoire. Un jeune savant fou... sa jolie fiancée... un modèle à coller auquel le savant réussit à donner vie... le rejet et la frayeur provoquée par le monstrueux personnage... sa vengeance... etc. Racontée et illustrée par Rémy Simard, l'histoire est simplifiée, menée rondement et avec humour. Attendez! Ne dormez pas encore. Ou plutôt d'accord! Allez! Fermez les yeux. Laissez les images de ce vieux conte de Grimm vous envahir. Demain, vous retrouverez, dans les chaudes teintes des illustrations de Melanson, le fil de l'histoire de *Hansel et Gretel*. Ainsi, non seulement la sombre forêt, les petits cailloux semés, la sorcière et la maison de pain d'épices peupleront vos rêves mais ils réjouiront votre réveil. Et moi, je pourrai dormir 10 minutes de plus... Chut! Pour les 3 à 8 ans.



ALIÉNOR
Herménégilde Chiasson
THÉÂTRE
Éditions d'Acadie
12,95 \$

Les autres écrivent ton histoire.

Je est un AUTRE.

Regroupement des éditeurs canadiens-français

LE DEVOIR

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE

Samedi 7 novembre à 20 h

Mireille Proulx, violon
accompagnée par François Bourassa, au piano

ANIMATRICE
Chantal Fontaine

À GAGNER
Forfait Champêtre
3 jours / 2 nuits
Tirage le 21 novembre

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)
RÉSERVATION: (450) 229-2586

1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

Jean-Paul Lafrance et Danielle Verville

Découvrez l'impact de l'Intranet sur l'organisation de l'entreprise

L'Intranet par l'exemple

220 pages 26,95 \$

Diffusion Somabec
(450) 467-8565 1 800 361-8118
http://iqe.qc.ca

Publié le samedi 14 novembre 1998

Salon du livre de Montréal

Tombée publicitaire le vendredi 6 novembre 1998

LE DEVOIR

LIVRES

TRUFO MISTO

LA VIE LITTÉRAIRE

L'homme du dictionnaire

La musique des mots ou les mots mis en musique

Il y a de ces êtres que l'on croise et sur lesquels il est impossible de ne pas se retourner. Rober Racine est un de ceux-là. Artiste unique dont le travail, entrepris depuis de nombreuses années, ne présente aucune facette commune avec ce que l'on est habitué à voir ni même à entendre, il est sans doute le seul lecteur à avoir parcouru le *Petit... Robert* de A à Z. L'Hexagone laissait paraître ces derniers jours une autre de ses belles originalités...

Marie-Andrée Chouinard
Le Devoir



Rober Racine

De lui, l'historienne de l'art Danielle Legentil (Musée d'art contemporain) affirme: «[son] œuvre dépasse l'entendement. Elle est démesurée, inclassable, inqualifiable.» Et qui est-il? Rober Racine. Écrivain dont on peut dire qu'il possède l'un des esprits les plus agréablement tordus que l'on puisse connaître. Avec la parution des récits du *Dictionnaire* suivi de *La Musique des mots*, c'est toute la particularité du personnage qui est révélée dans ce vaste projet entrepris il y a maintenant une trentaine d'années et nommé le parc de la langue française.

L'idée, qui dans son entièreté n'a pas encore pris de forme physique, est à la fois simple et complexe: transposer le contenu d'un dictionnaire dans un lieu public, y faisant un endroit «où tous les mots et leurs définitions, imprimés sur de petits panneaux, seraient plantés au sol, paysages en harmonie avec la nature avoisinante, répartis en quartiers de mots, de A à Z [...] Un lieu où, pour apprendre de nouveaux mots, le lecteur-promeneur aurait à se déplacer physiquement dans l'espace, d'un mot à un autre», écrit l'auteur.

Ledit parc n'existe pas encore — il semblerait que le Printemps du Québec à Paris pourrait en faire une portion de sa programmation en 1999 — mais Rober Racine n'a pas laissé dormir cette ambitieuse entreprise pour autant. Elle lui a servi à faire *Le Terrain du dictionnaire A/Z*, *Les Pages-Miroirs*, *Les Phrases harmoniques* et *La Musique des mots*, reprise dans ce nouveau livre et, grande première, accompagnée d'un disque compact.

55 000 mots

Mais qu'est-ce au juste que cette folle épopée? Pour concevoir *Le Terrain du dictionnaire A/Z* (œuvre appartenant au Musée d'art contemporain de Montréal), Rober Racine a littéralement découpé les 55 000 mots tirés du *Petit Robert*, refigurant ainsi deux exemplaires de la bible des mots, l'un pour le recto, l'autre pour le verso. «Chacun des mots, une fois découpé, prélevé, attrapé au vol comme il l'aurait été par un entomologiste, a été collé sur un petit carton bleu que j'ai ensuite monté sur un petit bâtonnet noir, prêt à être planté sur une grande surface blanche telle une immense feuille de papier sur laquelle seraient inscrits tous les mots du dictionnaire, raconte-t-il. La même opération de découpage/collage s'est donc effectuée autant de fois qu'il y a de mots dans le dictionnaire». Pendant une année complète, Racine s'est penché sur le gros volume, y mettant, tel qu'il le dit lui-même, une partie de ses yeux, une autre de son dos, découpant un à un les mots du dictionnaire.

Collés sur ces petits cartons, les mots ont ainsi été disposés debout, adoptant la même posture que le lecteur qui allait déambuler dans ce vaste terrain de mots. L'auteur aurait pu se contenter de cette initiative, unique en soi. Mais il alla plus loin. Avec les retailles de ses pages, que l'on doit imaginer comme des feuilles criblées de minuscules trous à la forme d'un rectangle, les mots manquants, il conçut les 2130 *Pages-Miroirs*, un projet d'enluminures des pages restantes. Une fois le découpage premier accompli, durant et adonnant les mots, le recto renvoyait au verso, tel un miroir.

Quatorze ans durant, la nuit seulement, Rober Racine travaille à ce deuxième volet de son projet. Pour comprendre ce qui a mené l'auteur à marier la matière littéraire avec la musique, écoutons-le: «Dès le début, la musique m'a guidé. Je voyais le dictionnaire comme une immense partition à interpréter, tel un musicien. Plus que le simple besoin d'exécuter, de lire un texte et d'y fixer directement ma lecture, c'est l'envie de jouer avec les mots sans en altérer le sens qui m'a attiré.»

La langue est musique

Avec *Les Pages-Miroirs*, Racine présente son «interprétation secrète et musicale des mots vus». Il souligne chaque note musicale retrouvée dans les mots (do dans dorure, la dans blanc, etc.), crée des «phrases harmoniques» à partir de ce qu'il a sous les yeux, faisant «parler la page».

Donnons un exemple: à partir d'une page du *Petit Robert* (édition 1993), il choisit des mots dispersés dans une même colonne de la page — ces mots doivent nécessairement s'accorder — et compose des phrases harmoniques. «Une galerie est un petit temple voyageur. Le son d'un papillon de nuit. Les vœux monastiques par les-

quels on renonce à la réussite émettent l'état du silence.»

Mais le clou de l'entreprise consiste en cette composition musicale née des mots eux-mêmes. A partir des entrées qu'il note depuis le tout début de son projet, Rober Racine souligne en effet les notes comprises à l'intérieur d'un mot, *do, ré, mi, fa, sol, la, si, ut*. Exemple: présalaire, jalousie, doué, ébouriffage, éclat. A partir de cet exercice, il transpose le résultat sur une portée, créant ainsi une musique!

«La langue française est en la», dira Racine, notant que le la est la note reprise le plus souvent dans son dictionnaire musical. Ce n'est pas la première fois que l'auteur passe ainsi des mots aux notes, ayant déjà effectué cette expérience avec le texte du *Refus global*, notamment, le conte *Un cœur simple*, de Flaubert, *La Dernière Bande*, de Beckett.

«Je suis parti du principe qu'un mot vaut un temps», explique Racine. Ainsi, si on rencontre une seule note dans un mot (ex.: solitude), la note sol est une note; elle vaut un temps. Si on rencontre deux notes dans un mot (ex.: dormir), do et mi sont respectivement une croche (un demi-temps), ce qui donne au total un temps. Si on rencontre trois notes dans un mot (ex.: résolution), j'utilise le triolete.»

Et ainsi de suite. Le résultat est fascinant, un peu étrange, on en conviendra, mais situé dans sa perspective toute particulière, il ravit. «Lire le dictionnaire, dans cette perspective musicale, c'est parcourir un vaste continent où brillent quelques feux de joie dans la nuit. Le mot est un campement, la note de musique, son feu, sa chaleur, sa lumière.»

Les honneurs à Patrick Nicol

Paul Martin est-il un homme mort? Plusieurs se sont posé la question depuis la parution de ce livre (VLB éditeur) l'an dernier. Et notamment le jury du prix Alfred-Desrochers, qui attribuait à l'auteur de cette fiction, Patrick Nicol, l'honneur 1998 lors de la dernière édition du Salon du livre de l'Estrie, la semaine dernière. Le prix, d'une valeur de 1000 \$, récompense une œuvre de fiction, tous genres confondus; il a été créé en 1978 et est décerné depuis ce temps par l'Association des auteurs des Cantons de l'Est. Patrick Nicol était finaliste aux côtés de Jovette Marchessault et Hugues Corriveau. M. Nicol a reçu l'an dernier le Grand Prix littéraire de la Ville de Sherbrooke pour une autre de ses œuvres, *Les Années confuses* (Triptyque).

La Grande-Bretagne en deuil

L'un des plus grands poètes britanniques du siècle, Ted Hughes, est décédé cette semaine à l'âge de 68 ans, quelques mois après avoir publié un recueil à la mémoire de sa première femme Sylvia, poète comme lui, et qui s'était suicidée en 1963. Couvert de récompenses pour son abondante production littéraire, Ted Hughes, mort d'un cancer, était l'un des poètes les plus connus en Grande-Bretagne. Il était depuis 1984 «Poet Laureate», sorte de poète officiel du Royaume, chargé de célébrer les grands événements de la nation. A peine son décès annoncé par ses éditeurs, Faber and Faber, la reine Elizabeth a salué la mémoire de Ted Hughes qu'elle avait décoré de l'ordre du mérite deux semaines avant sa mort. Au début de l'année, Ted Hughes avait publié un recueil de 88 «lettres d'anniversaire», racontant l'amour tragique des deux jeunes poètes trop passionnés, lui-même et sa première femme, la poète américaine Sylvia Plath, qui s'est donné la mort à l'âge de 33 ans. L'ouvrage a battu tous les records de vente pour un volume de poésie avec 90 000 exemplaires vendus.

L'auteur secret
Ambler fit du mystère de la littérature

Eric Ambler est mort à son domicile londonien. Il avait 89 ans. Il était discret, accordait peu d'entrevues. De lui, il existe peu de photos. Il était peut-être bien un homme du retrait. Eric Ambler fut un écrivain aussi secret que ces personnages de l'ombre qui s'entrevoient dans ses romans.

Auteur de *L'Affaire Deltchev*, du *Masque de Dimitrios*, des *Frontières des ténèbres*, Ambler fut le troisième maillon d'une chaîne littéraire typiquement britannique: John Buchan, John Le Carré, et Ambler au milieu. Entre les deux. Enfin...

Ce n'est peut-être pas tout à fait cela. Peut-être que le début de cette chaîne littéraire se conjuguant avec mystère, avec le mystère de l'espionnage, a commencé avec Wilkie Collins, merveilleux écrivain à qui l'on doit *La Pierre de lune*, et s'est poursuivie avec Gilbert Keith Chesterton, le Chesterton de *Le Nommé Jeudi*, avant que John Buchan en précise les contours à travers *Les Trente-neuf marches* et *La Centrale d'énergie*.

Mettons que Collins d'abord, Chesterton ensuite, ont ouvert les portes aux mystères autres que ces mystères qualifiés de policiers. Mettons que Buchan a donné naissance, si l'on peut dire, au roman d'espionnage. Après quoi arrive Ambler. Avec lui, le genre en question devient littérature. Après lui, John Le Carré peaufine, cisele, voire achève le genre. En fait, si Le Carré est parvenu au stade de perfection qui est le sien, c'est certainement, comme il l'a confié à plus d'une reprise, parce qu' Ambler avait confectionné une formule dans laquelle tout le monde puisa, y compris Graham Greene. Le Greene de *Notre agent de La Havane*. Cette formule

elle se résume peut-être bien à ceci: l'introduction de la géographie politique dans la fiction.

Avant Ambler, les acteurs des romans de Buchan et Chesterton... Dans le *Magazine littéraire*, Francis Lacassin ramassa le tout ainsi: «Eric Ambler, tel Racine, ne dépeint pas les espions tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont.» Avec lui, le genre devint crédible.

Ambler est né le 28 juin 1909 à Londres. Son père, Alfred Percy Ambler, exerça divers métiers. Un jour il était organiste d'église, le lendemain à l'emploi d'une agence de publicité, le surlendemain il travaillait dans une brasserie. Après des études à la Colfe's Grammar School, il fréquenta l'école de polytechnique de l'université de Londres. De ce dernier épisode, il faut retenir le souci de précision qui sera le sien dans tous ses romans.

Tuer le barman

C'est après toutes ces études qu'il eut un déclin, une coupure, une rupture. Un flash. Alors qu'il était en vacances à Marseille en 1934, Ambler perd tout son argent en jouant au poker avec un barman. C'est alors qu'il rêva de tuer le barman au coin de la rue. Et alors? Un peu plus tard cette année-là et dans la rue du bar où il se fit livrer, un Croate assassina le roi Alexandre de Yougoslavie. «J'ai alors réalisé», nota Ambler dans son autobiographie, «qu'il y avait plein de gens en Europe qui étaient prêts à tuer.»

A cause ou grâce à ce chapitre de sa vie, Ambler va peu à peu se consacrer à l'écriture de romans qui, dans leur majorité, ont la Méditerranée comme unité de lieu. Les Balkans surtout. Toujours est-il qu'il signe *Le Masque de Dimitrios*. Ce coup d'essai

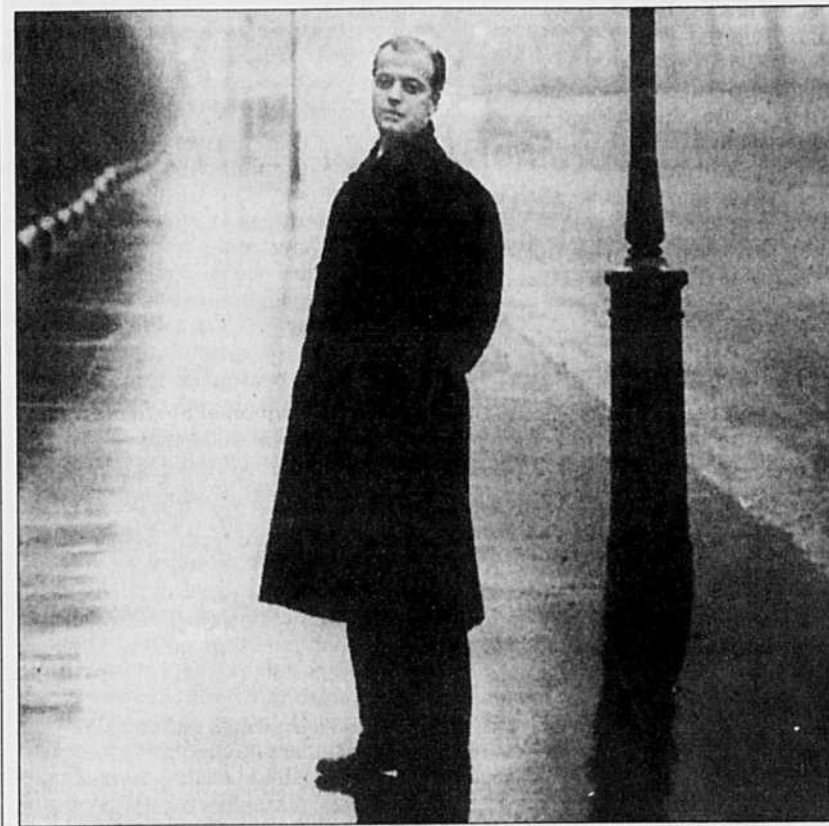
se transforma en un franc succès. Pourtant...

«...j'ai réécrit le livre cinq fois. En même temps, j'ai commencé et abandonné trois autres romans. La difficulté, je crois, était que le monde intérieur qui avait inspiré mes premiers livres était si profondément transformé que je devais le réexplorer. Il me fallait négocier avec des découvertes intimes aussi nouvelles qu'étranges.» Toujours est-il que cette histoire plantée en Turquie remporta un succès aussi critique que populaire.

Après *Le Masque*, il y eut *Frontières des ténèbres*, *Épître pour un espion* et *La Croisière de l'angoisse*. Entre 1936 et 1940, il compose ces quatre romans qui fascinent encore et toujours par la fine et lucide compréhension qu' Ambler afficha. En clair, le trouble politique de ces années-là est décrypté, détaillé, décliné par un auteur désespéré par la soif de sang et de puissance des...

Après la guerre, ce fut la guerre froide. C'est alors qu' Ambler signe *Complot à Genève*, *Les Visiteurs du crépuscule*, *N'envoyez plus de roses*, quelques autres romans et surtout, surtout, *L'Affaire Deltchev*. Au moment où ça casse et saigne au Kosovo, disons que ce roman reste d'actualité.

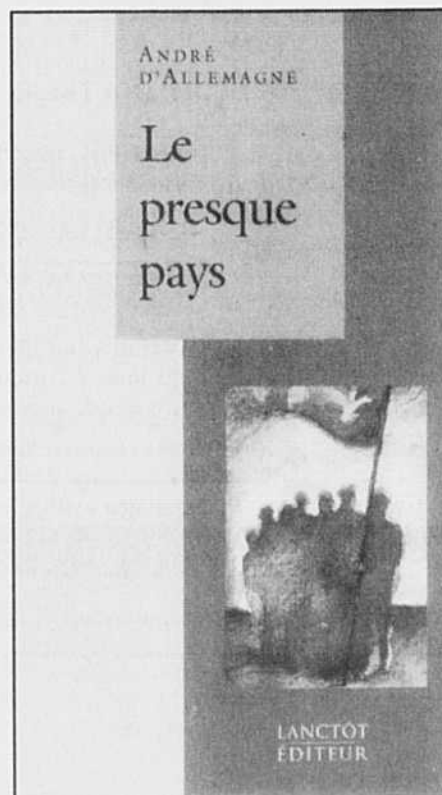
Entre la fin de la Deuxième Guerre et aujourd'hui, Ambler mena l'existence tranquille et discrète d'un gentleman. Il composa une dizaine de romans qui confirment qu' Eric Ambler fut le passeur, le génial relayeur entre Buchan et Le Carré.



ELLIOTT ERWITT/MAGNUM

Eric Ambler fut le génial relayeur entre Buchan et Le Carré.

«Les peuples n'ont plus besoin d'excuses pour vouloir être libres!»

ANDRÉ D'ALLEMAGNE
LE PRESQUE PAYS

André D'Allemagne se questionne sur le sens des deux défaites référendaires, celle de 1990 et celle de 1995. Il retrace, pour ce faire, les bouleversements et les révolutions qui ont conduit à l'éclatement des grands ensembles politiques plurinationaux.

LANCÔT
ÉDITEUR

Les femmes et les enfants d'abord!

Le Web des femmes
Corinne De Vailly

Ne perdez pas votre temps et découvrez vite les sites les plus passionnants!

21\$95
256 pages

INTERNET
Le Web des femmes
Corinne De Vailly

• Travail et carrière
• Culture et éducation
• Famille et enfants
• Santé
• Sexologie
• Communication, mode et beauté

18\$95
272 pages

INTERNET
Pour jeunes internautes
seulement
Corinne De Vailly

• Recherche en 5 secondes
• Infos infos
• Sciences
• Santé
• Sports et jeux
• Activités insolites!

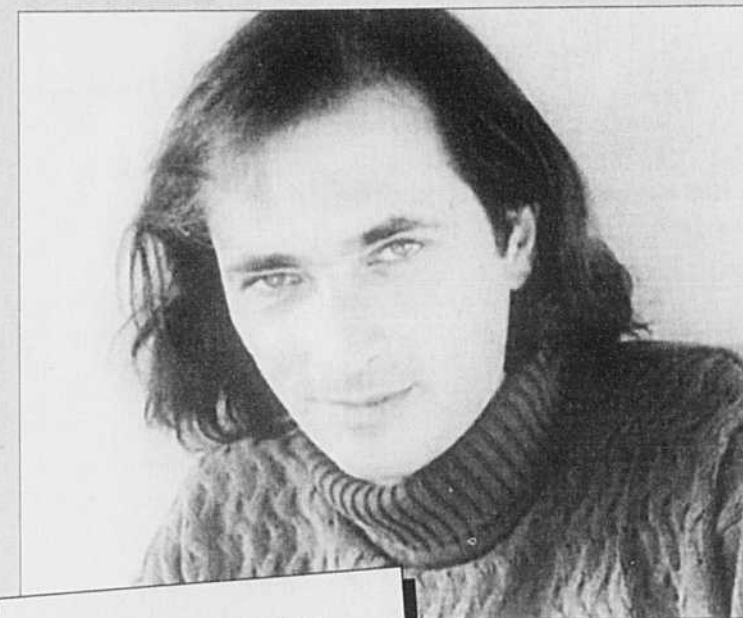
18\$95
272 pages

Pour jeunes internautes seulement
Corinne De Vailly

Des adresses cool, des sites branchés, des chats comme vous les aimez!

18\$95
272 pages

En vente dans toutes les bonnes librairies
Les Éditions LOGIQUES — Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tel.: (514) 833-2225 • Fax: (514) 833-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

LES HERBES ROUGES
rendent hommage à
PIERRE SAMSON

PIERRE SAMSON
UN GARÇON DE COMPAGNIE
LES HERBES ROUGES / ROMAN

finaliste au
prix du
Gouverneur
général
du Canada
pour son
roman

Un
garçon
de
compagnie

250 p., 16,95 \$

Espaces d'absences

La rivière qui n'est plus et les cathédrales abandonnées

**SÉDIMENTATION + PAYSAGE
POINTILLISTE II**
Jean-Pierre Aubé

TARTARUS
Thomas McIntosh
Quartier Éphémère
16, rue Prince
Jusqu'au 15 novembre

BERNARD LAMARCHE

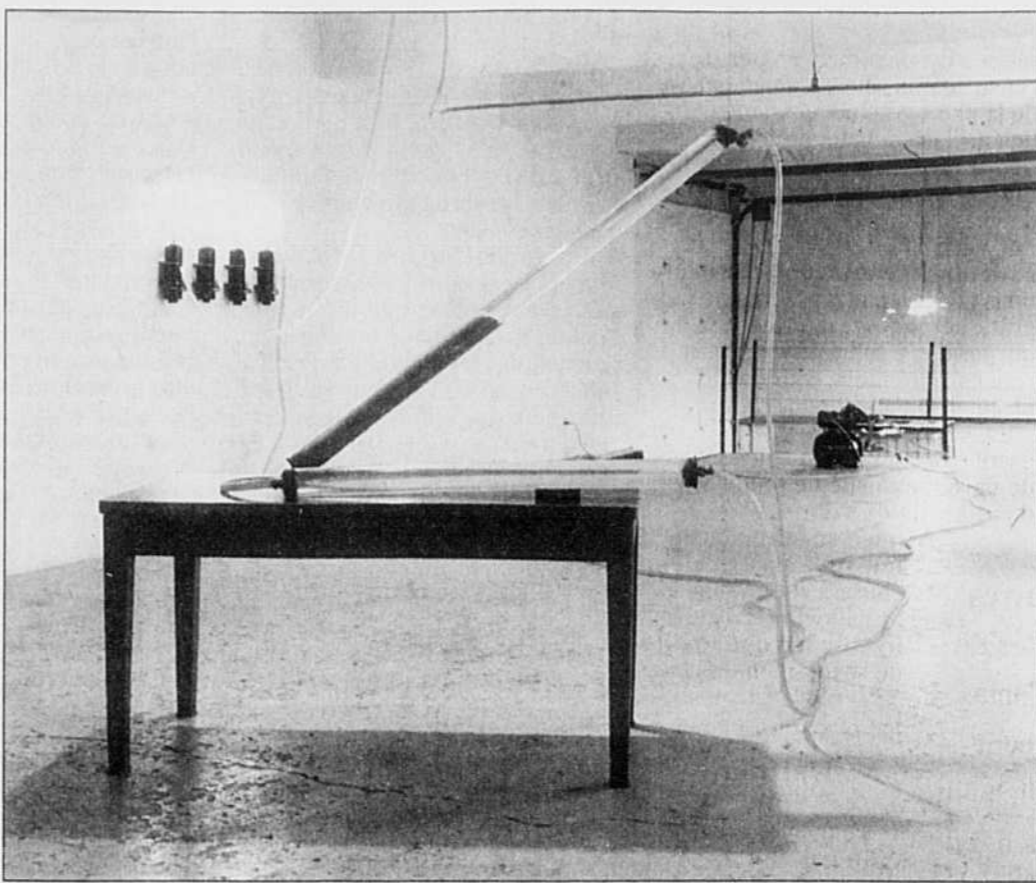
L'actuelle plage de programmation du centre de diffusion Quartier Éphémère réserve une belle et éloquente cohérence. Esthétiquement à des lieues l'une de l'autre, les productions de Jean-Pierre Aubé et de Thomas McIntosh réunies sur place ont non seulement la particularité de jouer sur les vides autant que sur l'espace meublé de leur présence, mais traitent directement, chacune à sa manière, de l'absence. Dans le cas de Aubé, il s'agit d'une absence éprouvée dans l'histoire de Montréal, celle de la petite rivière Saint-Pierre, pour ce qui est de McIntosh, d'un travail sur le vertigineux sentiment du sacré qui permet d'éprouver l'immensité de certains bâtiments, ici les silos abandonnés de l'ilot numéro 5 dans le Vieux Port. Communes aux deux productions, architecture et histoire se rejoignent.

Après avoir tâté avec succès de la photographie, Jean-Pierre Aubé explore depuis peu certaines modalités de l'installation. Avec une belle réussite encore une fois, serons-nous tentés de dire. Aubé se collette à un genre,

celui du paysage, dont l'histoire est passablement chargée, compliquant la tâche de celui ou de celle qui s'y attaque. Ses précédents déplacements d'arbres artificiels, tantôt dans un bois réel, parfaitement alignés, tantôt dans l'espace culturel de la galerie, suggérant la densité d'une forêt (l'an dernier, au Montréal Télégraphe), orchestrent des hiatus fascinants. Ici, c'est le souvenir entier d'une rivière disparue de la carte de Montréal qu'il anime. À travers une panoplie de tuyaux, de pompes, de filtres et de bassins, Aubé fait circuler dans l'espace de la galerie les eaux de la rivière effacée, pour lentement la purifier avant de la retourner à sa source. Dépolluée, l'installation met en scène une manœuvre anémique, une sorte de parenthèse dans l'immensité du temps, presque un petit moment d'éternité.

Son approche du paysage est particulièrement étonnante. Tout comme la vie de la rivière poursuit son cours souterrain, l'œuvre joue sur les registres de l'invisibilité. Certes, les méandres de la tuyauterie ne sont pas innocemment disposés; tout l'espace de la galerie est utilisé, certains des filtres pour le liquide sont installés de façon ostensible, impliquant une dimension sculpturale appréciable. De plus, le bassin transparent où s'accumule l'eau filtrée, habité celui-là de poissons rouges témoins de la réussite du processus de purification, possède un système d'éclairage au néon qui diffuse des reflets enveloppants, effet qui n'est pas étranger à la réussite de la pièce. N'empêche, l'installation travaille en sourdine.

Deux petits panneaux de photographie et de texte précèdent la nature du travail. L'artiste y parle brièvement de l'histoire de la rivière et de ce qui en reste: «Ainsi, l'on peut voir, au sous-sol d'un musée, les canalisations construites au XIX^e siècle qui enfoncent à tout jamais la petite rivière Saint-Pierre sous la ville.» On peut lire aussi un autre commentaire sur la relation entre les peintres pointillistes, atomisant la touche du pinceau, et le paysage. Aubé y traite ainsi de la fragmentation du paysage et de sa représentation, atomisation qu'il pousse à l'extrême. N'en retenant qu'un de ses processus, la pièce parle autant de la nature que de la désagrégation du paysage, et ce par des moyens eux aussi distendus. Aussi, on aura remarqué, en filigrane toujours, les références à l'espace culturel de la peintu-



Sédimentation et Paysage pointilliste II, 1998, de Jean-Pierre Aubé.

GUY L'HEUREUX

re et des musées, des fils lancés vers des lieux autres de la culture que celui que l'artiste occupe. Comme auto-réflexivité, on aura souvent vu allusions sensiblement moins fines.

L'œuvre de cet artiste aux encore

rare apparitions est tissé d'une subtilité que la robustesse des matériaux utilisés n'annonçait pas. D'ailleurs, à bien y regarder, sa production précédente était aussi faite d'une terrible sensibilité. Et c'est très bien ainsi.

Camera obscura

Dans le hall de la galerie, Thomas McIntosh a construit une anti-chambre réduite, une camera obscura braquée sur les silos. Jusque là, rien n'est nouveau. Plusieurs artistes ont ces dernières années réactivé des modèles de vision datés. En contrepartie, dans ce cas-ci, le dispositif est surtout utilisé comme pointeur, comme un pont entre l'espace de la galerie et celui des silos qu'il envisage. L'image volatile projetée à l'intérieur de la chambre sombre aurait pu être mieux découpée, mais là n'est pas le propos de McIntosh, davantage préoccupé de rendre des ambiances. De la référence à l'architecture, l'artiste ne conserve que les propriétés mystérieuses de la réverbération. Il a enregistré les métamorphoses par le gigantisme des silos à grain, des ondes sonores qui y sont diffusées, pour les restituer ensuite dans l'espace sans lumière de l'espace exigu construit à même la galerie. L'artiste transpose dans la galerie l'atmosphère singulière de ces cathédrales abandonnées. Il transforme la petitesse de cette chambre en un abîme difficilement commensurable.

Simple, partageant sur un mode ascétique le dépeuplement de l'œuvre de Aubé, l'installation réserve de beaux moments. Domage par contre que McIntosh, architecte de formation, n'ait pu profiter des installations spatialisantes des gens de musique dont nous vous parlons dans l'autre texte de cette page, ce qui aurait profité grandement à sa pièce.

Espèces d'espaces

Dimension visuelle appréciable pour effets sonores dramatisés

Dessins des Maîtres

du
17^e au 19^e siècles

du 30 octobre au 28 novembre 1998

MIRIAM SHIELL FINE ART

18a Hazelton Avenue, Toronto, ON, M5R 2E2 tél. : 416.925.2461 fax 416.925.2471 email mshieill@sprynet.com

RIEN À VOIR (4)

Cinq jours d'électro au Théâtre La Chapelle
3700, rue Saint-Dominique
Jusqu'à demain
Concerts à 19h et 21h

BERNARD LAMARCHE

Parlons musique actuelle, si vous le permettez. Saviez-vous que le cinquantenaire du manifeste *Refus global* est concurrencé par celui de la musique concrète (1948-1998)? Pour l'occasion, le collectif Réseaux tient, depuis mercredi et jusqu'à demain soir, la quatrième édition de sa série de concerts de musique pour bande et console acoustique, intitulée à juste titre *Rien à voir*. Aucun orchestre, interprète ou performeur (hormis le compositeur derrière sa console) n'entre en jeu dans ce qui devient un théâtre de spatialités sonores (incidence, quelques artistes en arts visuels exploitent ces possibilités captivantes). La musique acousmatique est diffusée sur un ensemble d'une vingtaine de haut-parleurs disposés dans la

salle, dans le noir. Les organisateurs empruntent au cinéma son langage dans ce qu'ils présentent comme un «cinéma pour l'oreille».

Non pas que nous ayons beaucoup à dire dans ce domaine, du moins du point de vue esthétique, amateur que nous sommes. Laissons cela à nos confrères critiques musicaux mieux nantis que nous en cette affaire. Sauf pour un amour non déclaré à ce jour pour le compositeur américain Charles Ives (1874-1954), à peine contemporain de la musique dont nous vous parlons actuellement, très peu de références peuvent venir à notre rescousse en ce territoire étranger. Pour ce qui est du visuel, par contre, nous savons deux ou trois choses.

Parlons de la soirée de mercredi dernier, en attendant les concerts de ce soir et de demain cependant, avec la venue du légendaire François Bayle, de France. C'est que, voyez-vous, il avertit que derrière le «rien à voir» qu'annonce la série de concerts se cache, paradoxalement, une dimension visuelle appréciable. L'atrophie attendue du visuel s'est certes soldée par une

remarquable économie de signes visuels, mais ces derniers subsistaient tout de même.

Sons et objets

Le programme de mercredi, du moins pour le concert de 19h (Jean-François Denis, Gilles Gobeil, Robert Normandeau et invités), était bâti de projections sonores où l'objet acoustique entretenait de fortes relations avec des référents presque tangibles, clairement revendiqués. A cette dimension référentielle s'ajoutaient, certains l'auront peut-être remarqué, les soubresauts des voyants lumineux de la console de son, qui venaient appuyer les mouvements sonores. D'accord, nous trichons un peu. Plus éloquente pour notre propos était la disposition des haut-parleurs. Certains sont peu visibles, au-dessus des estrades ou au-dessous, derrière les rideaux de l'arrière-scène. Les boîtes de son visibles étaient quant à elles disposées selon une symétrie soulignant le travail sur la polyphonie et le déploiement du son dans l'espace, principal thème de la série. Une petite asymétrie résistait toujours: deux paires de haut-parleurs n'étaient pas disposées selon l'axe central de la scène. Là encore, toutefois, une petite correction était opérée: la hauteur respective de ces deux paires contrebalançait de facto la dérogation à la symétrie.

Convendez avec nous que cette dispo-

sition étudiée (appelée à se modifier selon les concerts) organise et spatialisait visuellement la syncope des silences et les rythmiques des compositions. Les musicologues emploient souvent le vocabulaire utilisé par les historiens de l'art — facture, couleur, texture, composition, perspective, etc. La disposition des boîtes de son en quatre plans successifs (perspective) et l'asymétrie savamment étudiée de la mise en scène faisait que le «rien à voir» reprenait à la peinture et au théâtre leur rhétorique de mise en scène.

Ne nous arrêtons pas en si bon chemin. Derrière la scène, presque totalement dans l'obscurité, avaient été disposés deux projecteurs d'éclairage qui venaient lézarder la nocturne de leur faisceau en croisée. En contre-jour, les haut-parleurs se métamorphosaient en monolithes solennels. Cet aspect de la mise en scène généralement peu affirmée dotait les effets sonores d'une dramaturgie apte à donner corps et à augmenter les sensations d'espace procurées par l'exploration des compositeurs.

Impossible pour nous d'échapper à cette dimension qui sort de considérations sur l'esthétique sonore. Pure déformation professionnelle, sans doute. Ceci, dit, il reste deux soirées à la série pour apprécier la matérialité des sons et la musique bruitiste. Au Théâtre La Chapelle. Bons concerts, et surtout, n'oubliez pas de regarder.

Correspondances

ARTISTES ET COMMISSAIRES

Bonjour Jocelyne,

Je t'adresse cette lettre afin d'échanger sur quelques idées car je sais que tu soupçonnes l'épaisseur des signes, la difficulté du dévoilement des choses et que, contrairement à ceux qui tentent de faire croire au Goût du Moment, tu sais qu'il y a bien peu à révéler sous la lumière crue et dénonciatrice du soleil de midi.

Si l'évidence fait rire, divertit, distrait, elle interdit aussi de voir et pénétrer la profondeur discrète de ce qui se donne dans le silence et l'opacité. La mise en pièces de la sphère du symbolique ainsi sortie de l'ombre et «désacralisée» y est substituée par le cynisme conscient et carriériste de l'artiste qui connaît malheureusement déjà trop bien le «public» auquel il s'adresse. C'est ainsi que, sous un couvert populiste, le Banal s'érige en Culture. On appelle souvent cela la *démocratisation du goût*.

L'art n'est cependant pas plus affaire d'élite que de transparence. La poésie est affaire de dévoilement et n'importe qui, avec la patience et la volonté qui s'imposent à toute tâche dont la portée est significative, peut en faire l'expérience. Il va de soi que la culture et la connaissance de son contexte aident cette expérience. Le commissariat puis la conservation en ce sens, seraient affaire de préservation de ce dévoilement et de partage de cet espace intangible qui fait que l'œuvre attise le désir du discours. Désir que le commentateur ne rassasie jamais.

La poésie habite précisément ce lieu de l'œuvre où le discours cherche sa limite.

Éric Raymond

Cher Eric,

J'essaie de répondre à ta lettre depuis quelque temps. Les mots s'accumulent, se bousculent, s'annulent. Il n'en est qu'un qui résiste, persiste, et auquel je reste suspendue: le dévoilement. D'autres le nomment découverte, événement, surgissement... Il résume cet avènement de l'art, confirmé seulement quand ce moment est manifeste dans la visibilité de l'œuvre. Comment le dire autrement que dans les singularités de ses cristallisations ponctuelles, ou à travers son évocation métaphorique? C'est une faille où s'abîme la signification entendue des choses; où le sens se dissout, se travestit, se sacrifie, renaît dans un contresens. Il a la forme du risque, du vertige, de l'excès; drainant tout vers un point d'écart, de distance mentale. C'est un instant de fluence ou pensées et émotions diverses comme opposées nous sollicitent simultanément. Une condensation de durée. Un état intense où la légèreté et la gravité se côtoient et s'amalgament, mais comme des qualités en sus, venues du dévoilement même; presque naïves... et non prédéterminées et artificiellement greffées jusqu'à devenir leurs propres caricatures. Le dévoilement est affaire de volition; d'une volonté d'art, de jouissance de l'art. Chez l'artiste. Chez celui qui donne l'œuvre à voir. Chez celui qui la reçoit. Sans ce désir, il ne peut se produire cette générosité du regard, cette patience d'une écoute lente et attentive, condition du surgissement de l'œuvre. Il n'est rien dans l'être de l'art qui se retrouve exclusivement du côté de l'artiste, du commissaire ou du public. Nous partageons cette responsabilité acceptée comme force positive de déplacement; lieu où s'échangent et se régénèrent les valeurs. Cela idéalement, très idéalement; et bien au-delà des questions de goûts, de sensibilité, de moralité, des querelles multiples, des enjeux du pouvoir, de l'avidité, du nombrilisme...

Jocelyne Allouche

COLLOQUE L'ARTISTE ET/OU LE COMMISSAIRE

Louise Dompierre, Toronto Juan Fontcuberta, Espagne Yves Michaud, France
Jennifer Fisher, Montréal Mona Hakim, Montréal Céline Mayrand, Montréal

VOX

Samedi le 14 novembre à 13h à la Galerie VOX. Entrée libre, 460 Ste-Catherine Ouest, espace 320, Montréal. Renseignements : 844-6993

VOX remercie les artistes qui ont gracieusement écrit ces lettres ainsi que le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal, le Service de la culture de la ville de Montréal, la COPEEC, le Département de culture de la Generalitat de Catalunya, le Journal Le Devoir et la brasserie Le Cheval Blanc pour leur appui.

SPECIALISTE DE L'INFORMATION

La Société des musées québécois est à la recherche d'une personne dynamique pour le poste de spécialiste de l'information, dans le cadre de l'implantation de l'Observatoire (réseau d'information et de veille sur les musées et la muséologie sur l'inforoute).

MANDAT :

- Organiser et gérer l'ensemble des ressources d'information et des ressources documentaires de l'Observatoire, dans une perspective de gestion stratégique de l'information de la Société;
- Participer à la structuration de l'Observatoire et à l'élaboration de politiques, de mécanismes de fonctionnement et de procédures;
- Concevoir et appliquer un système informatisé de gestion de l'information et un système de classement;
- Estimer et planifier les ressources nécessaires pour la gestion et la diffusion de l'information (matériel, équipement, base de données, etc.);
- Recueillir, analyser, traiter et faire la mise à jour des données et des informations sur Internet;
- Mettre en place des mécanismes de circulation de l'information;
- Répondre aux demandes d'information et de documentation;
- Administrer et animer le réseau d'observateurs;
- Collaborer à la veille et à la recherche documentaire.

EXIGENCES REQUISES :

- Maîtrise en bibliothéconomie et sciences de l'information;
- Expérience dans un poste similaire (une expérience ou des connaissances en muséologie serait un atout);
- Compétences dans le domaine des NTIC et de la micro-informatique;
- Habiletés en rédaction et esprit d'analyse et de synthèse;
- Excellente connaissance du français parlé et écrit et très bonne connaissance de l'anglais;
- Leadership, dynamisme, polyvalence, aptitude pour le travail en équipe et créativité.

Poste contractuel de 2 ans à temps complet, avec possibilité de renouvellement.

Faire parvenir votre curriculum vitae avant le 17 novembre 1998, 17h, par télécopieur ou par courrier à l'adresse postale ou civique suivante :

Poste de spécialiste de l'information - Observatoire
La Société des musées québécois

Cas postale 8888
Succursale Centre-Ville, UQAM
Montréal (Québec) H3C 3P8
Télécopieur : (514) 987-3791

870, boul. de Maisonneuve Est
Les Atriums, local T-4410
Montréal (Québec) H2L 4S8

Nous remercions à l'avance tous les candidats. Nous communiquerons uniquement avec les candidats retenus pour une entrevue.

LES ARTS
ARTS VISUELS

L'invention d'un regard

Six ans après sa dernière exposition à Montréal, Tomas opère un retour plus qu'apprécié

LES INCUBATEURS

David Tomas
Galerie Dazibao
4001, rue Berri, espace 202
Jusqu'au 15 novembre
Performance le samedi 7 novembre,
à 15h

BERNARD LAMARCHE

La galerie Dazibao présente, jusqu'au 15 novembre, un parcours photographique qui joue comme d'un roman policier. Truffée de références à l'histoire de la photographie et à celle des sciences, générales ou savantes, déclinant des pistes claires, couvrant d'autres informations moins explicitement, brouillant les cartes par une volontaire économie de données, l'exposition se visite comme on consulte un ouvrage livresque. A ceci près que les renvois entre les images de cette série — toutes passent par la pratique du dessin — se multiplient constamment, au point qu'à la toute fin on ne sait plus si le parcours s'est voulu aussi directif que la linéarité de l'accrochage le laisse croire de prime abord.

Les œuvres disparates de David Tomas se lancent continuellement des clins d'œil dans l'espace de la galerie

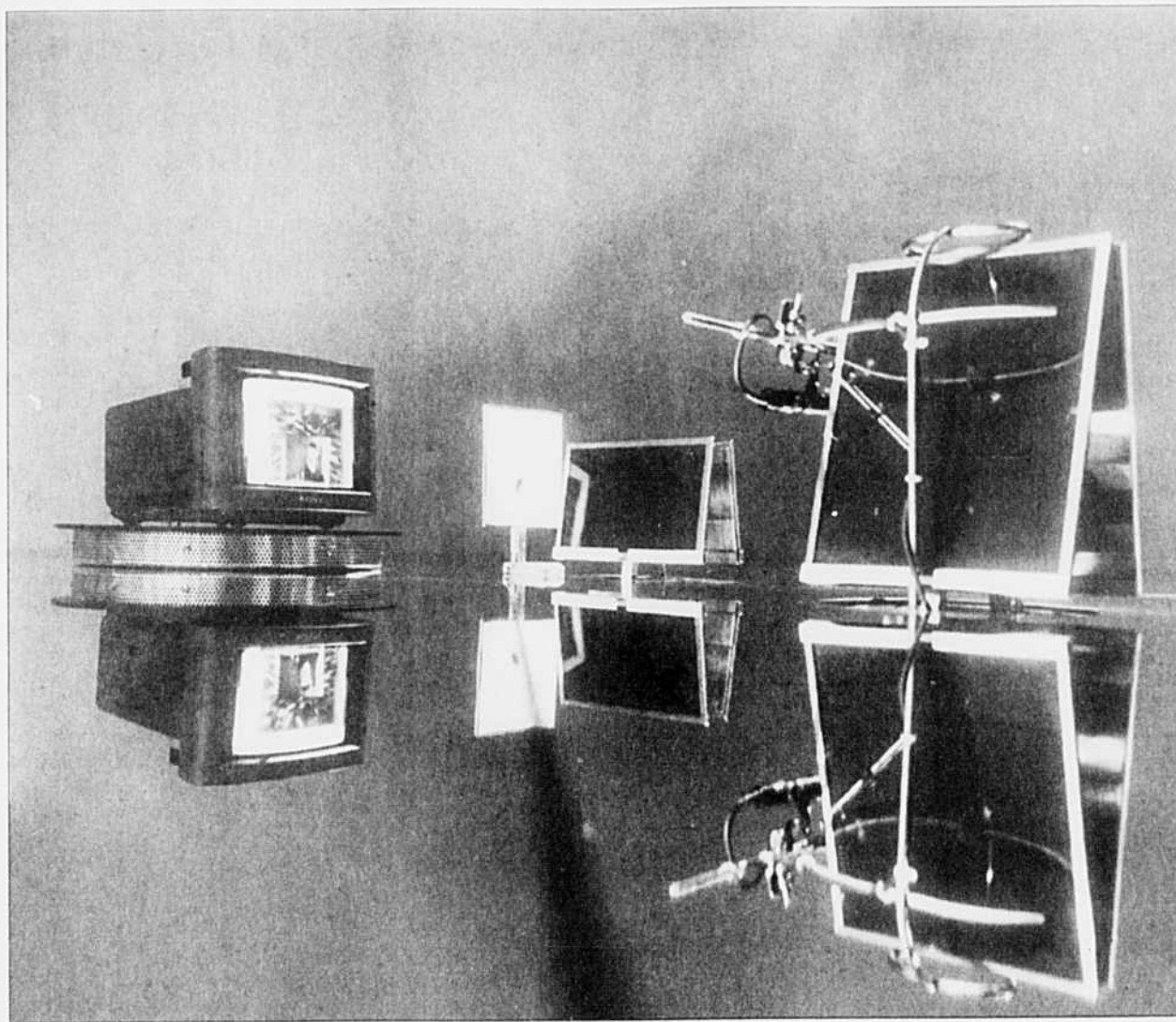
Les œuvres disparates de David Tomas, artiste et anthropologue, se lancent continuellement des clins d'œil dans l'espace de la galerie. Or, elles ne sont pas toutes issues d'un projet ponctuel. Elles sont tirées de quelques années de production et de recherche auxquelles se livre Tomas, sur les relations épistémologiques entre la photographie et les sciences. Premier constat: l'artiste démontre une réflexion très solide pour ce qui est de l'accrochage des

pièces du parcours et parvient à construire un sous-récit personnalisé de la photographie naissante, narration qu'il fait débiter en 1826.

Une histoire bien réelle de la photographie, déclinée selon un point de vue singulier, est esquissée sous nos yeux, fondue avec celle du regard ainsi qu'avec des considérations concernant la généalogie de la pratique photographique. C'est ce qui permet, à la fin, de saisir les références richement condensées sur place, jusqu'à se demander, avec la pièce de résistance — une énorme pastille découpée dans des plaques de miroir, assortie de toutes sortes d'appareils de vision —, si cette mise en scène particulière n'a pas quelque chose à voir avec la biographie de l'artiste, une hypothèse que le titre de l'exposition, *Les Incubateurs*, n'incite pas à rejeter nécessairement.

L'histoire de l'empreinte

De quoi s'agit-il? Tout d'abord d'une série d'images photographiques ou de dessins alignés sur le mur, relatant des étapes très ciblées de l'histoire de la photographie. La première consiste en un portrait de Nicéphore Niepce, un des inventeurs de la photographie, souligné d'une légende indiquant son nom ainsi qu'une date: 1826. Niepce est montré en habits anachroniques pour son époque, en homme plus-que-moderne, mais sans yeux, complètement aveugle. Privé de son regard propre, l'homme est placé sous un cadrage étudié, appuyé par des lignes obliques suggérant la présence d'un viseur. Cette année, 1826, correspond à la date où le chercheur sus-



L'incubateur, 1994-1998, de David Tomas.

sissait des essais photographiques à partir de sa fenêtre, peu de temps avant d'aller travailler avec M. Daguerre, autre pionnier de l'histoire de la photographie.

Besoin de posséder ces connaissances pour apprécier les œuvres? Pas obligatoirement. S'il est possible d'aller chercher facilement après coup les notions manquantes, ce premier dessin ne manque certes pas d'éloquence pour pallier les informations historiques déficitaires. Tout comme le second dessin, d'ailleurs: un portrait de Daguerre en cyclope, dépossédé de sa vision binoculaire, couplé avec une petite image ronde, l'empreinte d'un pied de bébé. A la vision monofocale de Daguerre correspond cette image en forme de tondo, source première de l'identité. Ce diptyque tire à lui des considérations sur la généalogie, l'identité, les reports d'images d'un support à l'autre, ainsi que sur l'hybridité de l'image photographique causée, entre autres, par ses usages scientifiques. En effet, la trace enregistrée de ce pied d'enfant n'est pas sans rappeler un daguerréotype de l'époque, une vue de la face lointaine de l'astre lunaire.

Après avoir traversé l'histoire de l'image photographique en évoquant l'invention des rayons X par Wilhelm Conrad Röntgen (1895) et l'isolation du radium par Marie Curie (1896), le parcours traverse une étape importante de la photographie, celle de la couleur. Une première photographie rougeâtre, pâle, représente un homme de profil. Une seconde, plus contrastée, aux couleurs plus denses, est placée devant la première, de l'autre côté de la galerie; les images sont séparées les unes les autres d'une colonne faisant angle mort. L'artiste évoque à la fois la naissance de la photographie couleur, procédé techniquement mis au point en 1868, bien que les coloris à dominante rouge évoquent la vision infrarouge. De même, on peut voir le premier essai comme un ratage, et l'autre comme l'accession à d'autres acquis technologiques.

Ces dessins prennent sens à travers leur enfilade. Non pas que tous les dessins de Tomas suscitent un intérêt égal. Certains ne sont pas sans rappeler un réalisme à la Colville. Par contre, certains de ces dessins se révèlent plus hardis. Retien-

nant l'attention une main disparaissant sous une masse noire (un dessin issu d'une précédente performance en 1994), qui fait référence à l'invention de la photographie avec négatif par William Henry Fox Talbot entre 1835 et 1841, ainsi que les trois derniers croquis de l'ensemble, beaucoup plus intrigants en soi. Une vision spectrale de la colonne cervicale pour un et un tronc d'homme cybernétique, tête-bêche, pour l'autre sont placés tout juste devant le dessin (photographié) d'une petite locomotive tracée par la main légère d'un enfant. Encore une fois, les références se dédoublent. Allusion au film de Louis Lumière, *L'arrivée d'un train en gare*, de 1895, fait d'arme de l'histoire du cinéma, l'image simple relance aussi le regard porté vers l'enfance détecté à quelques reprises dans cet entrelacs de données visuelles.

Une installation-performance

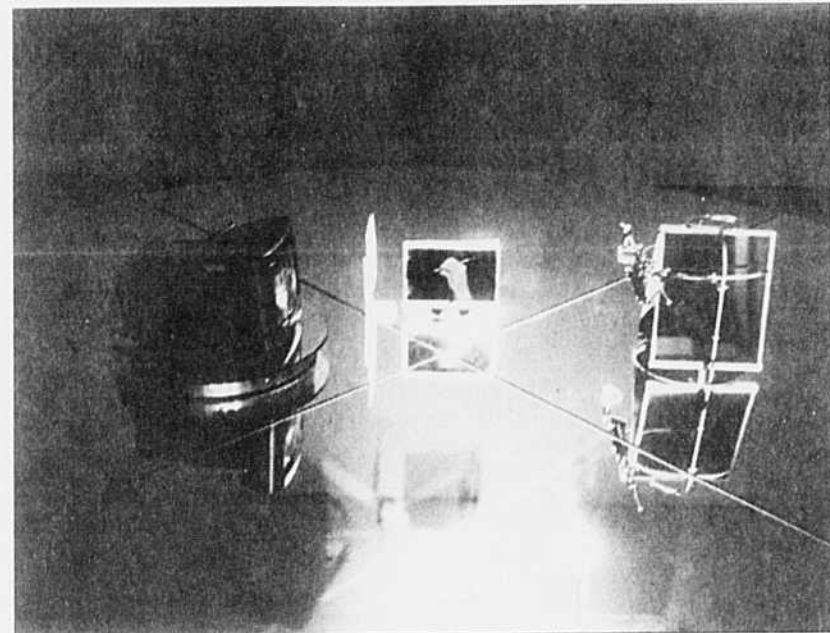
Une des plages nettement cir-

conscrites par cette promenade dirigée concerne le devenir cyborg de l'humanité, à travers l'appareil photographique et ses diverses utilisations. C'est ce que suggère le portrait de Daguerre en cyclope et les références à la vision assistée par la technologie (rayons X, entre autres). Ainsi, ces modèles de vision sont montrés comme des prophétesses qui précèdent la mutilation des facultés (les inventeurs de la photographie aveuglés par leurs découvertes, par exemple).

La performance prévue pour le 7 novembre reprendra plusieurs des avenues explorées dans l'exposition. La pastille de miroir servira à une action complexe où le corps de l'artiste sera en quelque sorte aliéné par les dispositifs de vision qu'il utilise. Des instruments de maintien attendent le corps sédentarisé du performeur, pour l'immobiliser dans cette machine de vision schizophrénique. Lancé à travers le prisme d'une *camera lucida*, le regard de l'artiste pourra voir, simultanément et en surimpression, l'image vidéo placée devant lui et une feuille sur laquelle dessine sa main, elle aussi assujettie aux tenailles de l'appareil (pour l'instant des hologrammes — tiens, tiens! — prennent la place du performeur).

Sur une durée de 45 minutes, un trait de crayon sera effectué chaque fois qu'à l'écran la caméra pénétrera dans l'œil photographié de l'enfant (Tomas lui-même, capté par son père). Lesley Johnstone commentait le processus dans un catalogue accompagnant la première version de cette performance (1994): «le dessin sera l'accumulation des tentatives de saisir le moment où [Tomas] est le plus rapproché de lui-même, l'œil étant le miroir de l'âme. Ce moment continuellement passant est évidemment impossible à saisir, et la performance de Tomas est condamnée à l'échec». La performance est l'aboutissement du parcours de l'exposition. Elle condense une foule d'éléments soulignés précédemment: le dessin, la vision prosthétique, le corps-machine, l'image animée, etc.

Exigeante, la production de Tomas a toujours navigué dans ce type poussé de connaissances, quitte à nous laisser avec des trouées dans la compréhension de ces mécanismes. La pièce de résistance constitue une chute qui n'enjambe pas ce déficit, mais qui donne un tour de vis supplémentaire aux riches rapprochements entre l'histoire de la photographie et la mécanique de l'organisme. L'artiste n'avait pas exposé à Montréal depuis 1992, et sa dernière performance ici remonte à 1986. Il s'agit d'un retour plus qu'apprécié.



DAVID TOMAS

Les œuvres de David Tomas sont tirées de quelques années de production et de recherche auxquelles se livre Tomas, sur les relations épistémologiques entre la photographie et les sciences.

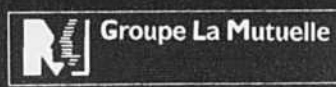
À VOIR AU CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL
DU 26 SEPTEMBRE 1998 AU 24 MARS 1999



À voir aussi : « Un lieu de liberté » Le Refus Global sous l'œil témoin de Maurice Perron



Centre d'art Baie St-Paul
23, Ambroise Fafard Baie St-Paul
Tél.: (418) 435-3681



MICHÈLE DROUIN
«LE TRAVAIL D'ILLUMINATION»
ŒUVRES RÉCENTES
JUSQU'AU 7 NOVEMBRE
WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h
E-mail: wadgorce@total.net
Web: http://www.total.net/~wadgorce

EXPOSITION PEJMAN
Dix ans de peinture
Dernière journée
Jeune prodige de la peinture,
Pejman Ebadi est né en 1982 et
expose en solo depuis 1990.
Le Belgo - Espace 418
372, rue Sainte-Catherine Ouest
du mercredi au samedi
de 12 h à 17 h 30
Info: Galerie Simon Blais
au 849-1165

GALERIE DE BELLEFEUILLE
JACQUES PAYETTE
L'exposition se poursuit
jusqu'au 3 novembre
1367, AV. GREENE, WESTMOUNT TÉL.: 933-4406
lun. - sam.: 10h - 18h • dim.: 12h30 - 17h30

ARTS VISUELS
LES RENDEZ-VOUS
ZAHND
Exposition prolongée
jusqu'au 7 novembre 1998
De 13 h à 17 h: sam. et dim.
De 13 h à 18 h: mer., jeu. et vend.
Belgo, 372, rue Ste-Catherine O.,
espace 524, Montréal

VIOLAINE GAUDREAU
Quatre fois juin
Dessins et céramiques
Jusqu'au 14 novembre

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Danièle Rochon
Les mystères de Brocéliande
Vernissage le dimanche 1^{er} novembre
jusqu'au 26 novembre
GALERIE ESTAMPÉ PLUS
49, rue Saint-Pierre, Québec Tél.: (418) 694-1303

Du 31 octobre au 21 novembre
JOHN DOYLE:
peintures, aquarelles, collages
GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h



Ann Hamilton
le corps et l'objet : 1984-1997
et mattering

Découvrez les installations et performances théâtrales et sensuelles d'Ann Hamilton.

Jusqu'au 17 janvier 1999

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Renseignements: (514) 847-6226
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec) H2X 3X5





De l'air, s'il vous plaît. De l'air frais après un gros mois de politique municipale.

Alors aujourd'hui, jour de l'Halloween, sortons de Montréal et de ses épouvantails. Allons faire un petit tour en région, plus précisément à Valcourt, à 150 km à l'est de Montréal, quelque part entre l'automne et l'hiver.

JACQUES RENÉ MARTIN

Tous se souviennent, bien sûr, de la deuxième édition des Journées de la culture qui s'est déroulée à la fin septembre. L'événement nous aura réservé de belles surprises : expositions, visites d'ateliers, films, spectacles gratuits, etc. Un bel happening, qui nous aura cependant appris bien peu de choses sur la nature des rapports qu'entretiennent les communautés urbaines et rurales avec leurs cultures. Comment interprètent-elles le sens du mot culture? Et en retour, comment la culture définit-elle ces communautés?

Parmi les 900 manifestations artistiques et culturelles des Journées à travers le Québec, peu d'activités ont porté sur la culture scientifique, technique ou industrielle et encore moins sur l'agriculture. Assez surprenant, en effet. Parallèlement, peu de choses ont été dites sur ce qui fut réalisé en région lors de ces journées. Les organisateurs des Journées le savent et, selon la directrice, Louise Siccurro, l'idée d'ouvrir un dialogue sur la question, dès ce printemps, est dans l'air. Dans ce cas, la petite ville de l'Estrie pourrait leur servir à bien des égards, puisqu'elle est un des rares exemples de mariage réussi entre culture, art et technologie.

Lors d'une soirée organisée le 24 septembre dernier au musée Bombardier à Valcourt, la communauté de 2200 habitants annonça qu'elle avait opté pour le design comme élément représentatif de sa culture. Oui, le design. Les organisateurs locaux, avec en tête Louise Lemay et Sylvain Descôteaux, de la Fondation Bombardier, ont réussi à mettre sur pied un ensemble d'activités originales, dont une journée d'initiation au design dans les écoles primaires et secondaires, une exposition thématique au musée Bombardier, la consultation commentée d'ouvrages sur le design, des conférences et même une messe spéciale organisée par monsieur le curé!

Mais parler de l'événement de Valcourt, c'est non seulement rendre hommage à ses organisateurs, mais aussi à tous ceux qui, au sein de Bombardier ont cru au design et à son rôle au sein de la communauté.

Pour les organisateurs, l'occasion était donc belle de rendre hommage à Anselme «Sam» Lapointe, l'un des pionniers du design au Québec et dont le travail réalisé chez Bombardier de Valcourt, aura permis à l'entreprise, du moins en partie, de vraiment concurrencer à l'échelle internationale, dès le début des années 70. Au cours de sa carrière, Sam Lapointe fut nommé président de l'association des designers d'intérieurs du Québec, autant que de celle des designers industriels du Québec.

D'abord designer d'intérieur, c'est en réalisant la résidence d'amis communs qu'il fait la connaissance de Laurent Beaudoin et de Claire Bombardier, alors étudiants à l'Université de Sherbrooke. Il se lie d'amitié avec le jeune couple, dont il réalise, par la suite, la première maison. Peu de temps après, Laurent est nommé à la tête des Motoneiges Bombardier Limitée. Passonné de voitures sport, Sam ne cesse de critiquer le design

des motoneiges Bombardier. Un beau jour Laurent lui lance un défi : «Lapointe, montre-moi ce que tu es capable de faire avec mes skidoos», rappelle Sam Lapointe. «Je suis revenu, au bout de quelque temps, présenter à la direction de Bombardier un modèle aux lignes épurées, de couleur bleu Méditerranée.» Le choc. Jusqu'alors, les 30 000 motoneiges produites par l'entreprise avaient toutes été de couleur jaune. Nous sommes en 1964, est-il nécessaire de le spécifier. Si Laurent Beaudoin retient le modèle, il décide sagement de lui redonner la couleur jaune, et offre un mandat et un emploi à Sam Lapointe. Il a pour mission d'augmenter les ventes grâce au design. «Nous avons alors décidé de reconsidérer tous les éléments, depuis la coque, le siège, les guidons, le capot, les pare-chocs, le pare-brise et le réservoir à essence. Tout a été repensé en fonction de l'ergonomie et de l'aérodynamisme», rappelle-t-il avec fierté.

La suite se résume rapidement, même si l'ouvrage accompli avec son équipe de design est gigantesque : plus de 200 produits répartis sur 25 ans de collaboration avec Bombardier, dont l'intérieur des premiers wagons du métro de Montréal, celui des trains LRC et du projet de voiture électrique. Mais aussi le design de motos, de motos marines, de bateaux à voile et bien entendu de motoneiges, comme l'Olympic, le TNT (Track and Trail), qui gagna le Championnat du monde en 1968, l'Élan, l'Alpine, et le Blizzard. Les prix n'ont cessé de s'accumuler, dont tout récemment le prix 98 IDEA «Or» — ex aequo avec la nouvelle Coccinelle de Volkswagen — et «Argent», attribués par l'IDSA et le magazine *Business Week*. Son travail a été remarquable d'un point de vue design, il l'a également été parce qu'il a su, indirectement, insuffler à la population de Valcourt, dont la majorité se retrouve à l'emploi de Bombardier, l'amour du beau et de la réussite.

Mais pour vouloir instaurer une philosophie du design dans une entreprise où l'esprit de patenteux génaux régnait, il fallait être bien téméraire. «À l'époque, faire du design en région, c'était agir comme des brise-glaces. Ils pensaient qu'on venait voler leur job. Armand Bombardier était d'abord un inventeur, ses designers, c'étaient les modeleurs, des gens de métier. Mais ils ont fini par réaliser qu'on était du même bord qu'eux. Qu'on était là pour assurer leurs jobs et le succès de l'entreprise», relate Anselme Lapointe.

Et les Autres

Enfin les «Autres», ce sont les gens de Valcourt. Une ville que certains pourraient qualifier de captive, mais où on a su inculquer à sa population des valeurs de coopération et de créativité. Traditionnellement de culture agricole, Valcourt a brusquement fait le saut dans la culture industrielle au moment de l'expansion de Bombardier. L'exemple de Bombardier est donc aussi à retenir. Rarement a-t-on vu une entreprise prendre tant à cœur les intérêts de sa population et chercher à protéger les acquis culturels sur lesquels s'appuie en définitive le cœur de sa production. Bombardier s'est en quelque sorte porté acquéreur non seulement de la force de travail locale, mais également de sa culture.

Aujourd'hui Bombardier en tire profit, mais la population locale également. La tradition orale et écrite sur le design est omniprésente à Valcourt. «D'ailleurs, le choix du design comme sujet pour les écoles fut pour nous très naturel. Les enfants de la région, par leurs parents, sont déjà sensibilisés au design, du moins au terme «design»,», remarque Nathalie Bordeleau, une enseignante responsable des activités d'initiation au design. Une expérience absolument inoubliable, tant pour les enfants que pour les designers et les enseignants, comme le souligne François Trépanier, designer chez Bombardier : «On a voulu montrer aux enfants comment, grâce au design, on peut mettre de l'émotion, du rêve dans ce qu'on fait, et avoir du plaisir à travailler, même à l'âge adulte.»

FORMES

SAM, LAURENT ET LES AUTRES

VALCOURT EST DEVENUE UNE VILLE DE DESIGN



L'événement des Journées de la culture à Valcourt nous aura donc au moins appris quelque chose : la culture peut elle aussi devenir populaire et être vécue par le plus grand nombre, lorsque ce dernier y est préparé. À Valcourt, 1700 personnes sur 2200 y ont pris part. C'est comme si à Montréal, on avait pu attirer 1 500 000 personnes... Faut le faire! La culture des grandes villes est celle d'une bouillabaisse où mijote la panoplie des saveurs culturelles, et c'est ce qui la rend belle. Mais elle dilue également l'idéal d'unicité et d'authenticité si cher à la modernité, cette modernité dont on ne cesse de sortir. Et c'est tant mieux.

Il faut donc se méfier. L'homogénéité culturelle et la belle harmonie d'une population fortement consciencisée par la proximité d'une activité de création aussi intense que celle de Bombardier, et maintenue pour ainsi dire en vase clos, est particulièrement intéressante pour les ethnologues, mais peut difficilement être transposée dans un autre contexte de manière systématique par les urbanistes ou autres designers. Car comme l'a souligné Alain Findeli, professeur de design industriel et conférencier invité lors de la soirée : «La contribution culturelle et sociale du design s'accompagne d'une responsabilité, celle de l'application d'une méthode compréhensible et reproductible pour la communauté, par la communauté.» Merci de nous le rappeler.

Regards obliques

Dernière et très attendue conférence FERDIE sur le design d'intérieur, présentée par le designer Eduard Samsó, de Barcelone et chef de file du mouvement «Interiorismo». Le mardi 3 novembre à 18 h, à la salle Ernest-Cormier de l'Université de Montréal.

Conférence du CCA sur la pratique de l'architecture au féminin. Deuxième de la série de quatre, avec la présence de l'architecte londonienne Sarah Wiggelsworth, le jeudi 5 novembre à 19h.



IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0981
E-mail : idm@idm.qc.ca
Site web : http://www.idm.qc.ca

Succès international : Michel Dallaire, Maurice Pinsonnault et l'IDM

Montréal, 28 octobre 1998 - L'Institut de Design Montréal est fier d'annoncer qu'à l'occasion du 29^e Salon annuel de la «Juvenile Product Manufacturers Association» tenu cette semaine à Dallas, Texas, Michel Dallaire Design Industriel inc. et Angel & Company, représentée par monsieur Maurice Pinsonnault, ont remporté le Grand Prix 1998 du meilleur produit.

Le produit primé est le **Moniteur de son et de surveillance respiratoire AngelCare™** pour nouveaux-nés et très jeunes enfants qui a reçu l'ap-

pui financier de l'Institut, dans le cadre de son programme pour stimuler la recherche appliquée en design (SRAD).

Cette année, plus de 135 compagnies manufacturières ont participé à cette prestigieuse compétition.

Le grand gagnant **AngelCare™** a fait l'objet d'une couverture médiatique nationale aux États-Unis, notamment à *Good Morning America* et *CBS This Morning*.

Ce succès témoigne encore une fois du potentiel de ces partenariats, que l'IDM s'est engagé à favoriser, entre un designer de talent et un entrepreneur dont l'engagement envers l'innovation est bien réel.

Avec ce prix et de forts nombreux autres succès, Michel Dallaire et Maurice Pinsonnault continuent de démontrer que notre savoir-faire en design est de calibre international et qu'il est susceptible de générer des retombées économiques importantes en terme de compétitivité sur le marché mondial pour les entreprises qui y ont recours.

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie IDM :
Du lundi au samedi, de 10 h à 18 h
Le dimanche, de 10 h à 17 h